

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50

Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance

Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

5ÈME ANNÉE, N° 216. — SAMEDI, 23 JUIN 1888

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIÉTAIRES

BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents

Insertions subséquentes - - - - 5 cents

Tarif spécial pour annonces à long terme



LE NOUVEL EMPEREUR D'ALLEMAGNE, GUILLAUME II, ET SON FILS

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 23 JUIN 1888

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Nos gravures.—La parole d'un Indien, par Adam Mizare.—La femme canadienne, par Ulric Barthe.—Notes et impressions.—Poésie : Dulcior ! par René Gigo Dutanel.—L'empereur Frédéric III.—Primes du mois de juin.—Usages et coutumes, par Ann Sèph.—Récréations de la famille.—Feuilletons.

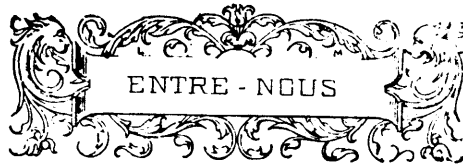
GRAVURES : Le nouvel empereur d'Allemagne, Guillaume II, et son fils.—Normandie : Première communion.—Portraits de lord Stanley et de l'empereur Frédéric III.—Gravure du feuilleton

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86

94 Primes \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



N'oubliez toujours ses meilleurs amis.

Où donc avais-je la tête, samedi dernier, quand je vous ai dit qu'il n'y avait plus qu'un maréchal de France, Canrobert ?

Et MacMahon, le duc de Magenta, le héros de Malakof, l'aîné d'un an de son ami Canrobert ! Ce vaillant, que Pélissier admirait en le voyant monter à l'assaut le 8 septembre 1855, et dont il disait avec enthousiasme : « Il est impossible d'être plus beau sous le feu ! »

En vérité, je ne comprends rien à cette étrange distraction qui s'est emparée de moi au point d'oublier un instant un des plus brillants généraux français, et ce qu'il y a de plus incroyable encore dans cet oubli, c'est que j'ai écrit cet *Entre-Nous* le 4 juin, c'est-à-dire le jour anniversaire de la bataille de Magenta, qui a valu à ce héros le titre de duc et le bâton de maréchal de France.

Pardon ! pardon ! il y a encore deux maréchaux bien vivants, le duc de Magenta et Canrobert, et maintenant que j'ai avoué et réparé ma faute, absolvez-moi.

. Les merles en ont été quittes pour la peur.

On a bien insinué qu'ils étaient d'affreux goinfres, des misérables voleurs, se gorgeant de fruits et de grains aux dépens des Canadiens, mais la chose n'a pu être prouvée, et à l'heure qu'il est, si les merles lisent les journaux, ils savent tous que le bill qui devait les condamner à mort a été retiré, et que l'on n'en entendra probablement plus parler de longtemps.

Nos députés ont fait preuve de beaucoup de bon sens en ne voulant pas passer pour des serins, et l'un d'eux a même fait observer, m'a-t-on dit, que tant que les merles seuls voleraient sur les chemins de colonisation, le pays ne s'en porterait pas trop mal.

Les politiciens affirment que cette réflexion est grosse de sous-entendus, mais moi je ne l'ai pas compris.

. Le corps humain est une montre que l'horloger ne peut pas ouvrir pour la réparer. Les médecins y introduisent des instruments bizarrement construits, sans voir ce qu'ils font, et c'est grand miracle s'ils touchent utilement à cette pauvre machine.

C'est ainsi que s'exprimait Napoléon I^{er}, qui n'avait que très peu de confiance dans la médecine et dans les médecins.

Un autre souverain vient de faire la triste expérience de cette vérité, vraie malgré l'opinion des chirurgiens qui réussissent leurs opérations au prix de la vie du patient.

Frédéric III, empereur d'Allemagne, est mort après trois mois et six jours de règne ; trois mois et six jours qu'il a passés gardé à vue par dix médecins qui cherchaient à l'arracher des mains de la mort, et surveillé par le sinistre chancelier de fer qui attendait sans doute avec impatience son dernier soupir.

Un journal de Paris, *l'Indépendant*, s'exprimait ainsi il y a quinze jours :

En dépit de tout son courage—qu'il serait puéril de nier—en dépit des prodiges de dévouement scientifique qui ont fait du Dr McKenzie le plus grand spécialiste de son temps ; en dépit de la lutte vraiment héroïque de la fille de la reine Victoria contre l'affreux destin qui insiste pour faire d'elle une veuve et une impératrice après trois mois de règne qui n'ont été que trois mois de deuil et d'angoisses, Frédéric III est usé, perdu pour l'empire et pour les siens.

« Le plus bel officier » de cette armée qui se croit la plus belle du monde, va aller rejoindre dans le mausolée de Charlottenbourg le vieux despote qui s'y est couché le 9 mars dernier. Après avoir été prince royal, puis impérial, pendant cinquante-six ans, il aura fait ses Cent-Jours sur un double trône d'empereur et de roi, représenté pour lui par un canapé de malade ou par un lit de douleur.

Cet homme à la large carrure, à la stature herculéenne, barbu comme une statue de fleuve, aux mains épaisses et velues, que nous avons vu, le front déjà ridé, promener autour de Paris sa personne alourdie par le développement maladif des lymphes, n'est plus aujourd'hui que l'ombre de lui-même ; demain peut-être, il ne sera plus l'ombre de personne.

Notre générosité naturelle, notre pitié facilement oubliée, avaient trop vite embelli le caractère du malade de San-Remo de toutes les qualités du souverain ami d'une philosophie douce, de la paix et de la science. Nous en avions trop vite fait un Dom Pedro teuton. Il a bien fallu en rabattre, quand nous avons lu sa hautaine et ridicule proclamation aux pays annexés, quand nous l'avons vu poursuivre en Alsace-Lorraine la même politique d'oppression et de persécution à froid et laisser à un Hohenlohe et à un Bismarck carte blanche pour provoquer la France, tout en affirmant au monde civilisé qu'elle seule est la provocatrice...

Et voilà pourquoi, malgré son esprit éclairé et de complexion honnête, Frédéric III, jouet d'une politique qui ne fut jamais la sienne, ira rejoindre mélancoliquement, dans les fro des régions de l'histoire, la tourbe des porte couronnes qui peuplent l'un des cycles du Dante les plus pavés de bonnes intentions.

Aujourd'hui, en effet, tout est fini, Frédéric III n'est plus l'ombre de personne, mais quatre millions d'Alsaciens-Lorrains détestent sa mémoire ; c'est là tout ce qui marque son passage dans l'histoire.

Et comme il a du souffrir, ce malheureux, en voyant Bismarck agir en maître pendant ces trois mois de règne et d'agonie, Bismarck qui rudoyait presque l'impératrice, l'empêchait de marier sa fille et qui, avec une insolence de soudard ivre, disait, deux jours avant la mort de son souverain : « Si l'empereur ne guérit pas, une régence sera formée aujourd'hui ! »

Aujourd'hui ! un colonel de uhlans mettant son roi en demeure de guérir avant la fin du jour ! et pas un Allemand n'a protesté !

Il y a trois ans, jour pour jour, le 15 juin 1885, le prince Frédéric Charles, cousin de l'empereur qui vient de mourir, rendait le dernier soupir à Klein-Glienicke.

Celui-là ne laisse guère de regrets.

Quand à Frédéric III, tout le monde a admiré son courage devant la mort, et si l'énergie et les qualités de l'homme pouvaient faire oublier sa conduite envers l'Alsace et la Lorraine, il laisserait une réputation sans tache, mais Bismarck ne l'a pas voulu.

. Je vous ai dit quelques mots de notre nouveau gouverneur-général, mais comme j'ai omis de vous donner des renseignements biographiques, je m'empresse de les publier aujourd'hui.

Lord Frédéric-Arthur Stanley, frère du comte Derby, dont il est l'héritier présomptif, est né en 1841. Il a fait ses études à Eaton, et en sortant du collège est entré en 1858 dans les Grenadiers

de la Garde ; nommé lieutenant puis capitaine en 1862, il se retira du service en 1865, quand il fut nommé député à la Chambre des Communes, où il représentait le comté de Preston.



LORD FRÉDÉRIC-ARTHUR STANLEY
Gouverneur-général du Canada

Lord de l'amirauté en 1868, secrétaire du ministre de la guerre de 1874 à 1877, secrétaire du trésor en 1877, secrétaire d'état de la guerre en 1878, puis secrétaire des colonies, lord Stanley a été mêlé à toutes les luttes politiques et les changements de ministères depuis vingt ans.

Il s'est marié en 1864, avec lady Constance, fille aînée du comte de Clarendon.

. Malgré la très proche parenté qui existe entre le gouverneur-général du Canada et le fameux lord Derby, qui donna son nom aux célèbres courses annuelles, il ne faudrait pas en conclure que lord Stanley ne s'occupe que de quadrupèdes ; ce serait une erreur.

Autre temps, autre mœurs !

Lord Derby, père de notre gouverneur, vendit —il y a de cela déjà bien longtemps—les chevaux et les écuries de son aïeul, et dit adieu au sport pour s'occuper de choses plus sérieuses, et c'est ainsi qu'il encouragea beaucoup l'établissement des écoles professionnelles et des bibliothèques en Angleterre, ce qui valait beaucoup mieux que de passer sa vie sur les champs de courses.

Lord Stanley partage aussi ces idées, dit-on, et —si je suis bien renseigné—il a très peu de goût pour le maquignonnage.

Par contre, il aime beaucoup les vieux équipages lourds et massifs, et un journal anglais d'Ottawa ne s'est pas gêné de dire, l'autre jour, que l'arrivée dans la capitale de l'énorme machine qui sert de voiture au gouverneur général, a fait sensation dans la ville.

Il finissait même en s'exprimant d'une manière assez ironique : « On a exprimé des doutes, dit-il, au sujet de la possibilité de pouvoir passer sous les fils télégraphiques sans accocher le valet de pied, mais aucun accident n'est arrivé jusqu'à présent. »

. Pauvre gouverneur ! quelle existence sera la sienne d'ici à quelques semaines, voué qu'il est d'avance au supplice des *adresses* et des poignées de mains !

Pour adoucir sa peine amère et l'avertir de la comédie qui va se jouer et qui est même déjà commencée, je crois devoir l'éclairer humblement sur la véritable nature des sentiments qui vont lui être exprimés en proses diverses.

Tout le monde, mylord, va vous parler de la *loyauté* des Canadiens, de leur attachement profond à la couronne d'Angleterre, etc, etc, mais tout cela n'est que du style officiel, car, au fond du cœur, plus d'un pense que moins on s'occupera de nous de l'autre côté de l'océan, mieux cela vaudra, et que si nous pouvions faire toutes nos affaires nous mêmes, nous n'en serions pas fâchés.

On vous félicitera, mylord, d'avoir été nommé gouverneur-général du Canada, et, en ceci, on est très sincère, car chacun se dit qu'il voudrait bien être à votre place, afin de toucher cinquante mille piastres par an et les frais de représentation, mais en lui-même il ajoute : " Nous avons assez de Canadiens capables d'occuper ce poste et il est complètement inutile d'aller chercher si loin des gouverneurs. "

Tout ceci soit dit sans aucune arrière pensée de méchanceté, car on a aucune raison de vous en vouloir, puisque vous êtes tout aussi honnête homme que nous, mais il est certain que même chez le peuple le plus démocrate de la terre, on se sert toujours un peu d'eau bénite de cour.

Malgré toutes les protestations de dévouement que vous recevrez, il est certain que dans quinze jours vous aurez déjà fait des mécontents, mais ceci est dans l'ordre des choses et vous devez assez connaître l'humanité pour le savoir.

On vous dira que l'on est certain que vous marcherez sur les traces de vos nobles prédécesseurs — entre parenthèses il est assez curieux de constater combien on se sert de ce mot noble dans ce pays où la noblesse de nom n'existe pas — mais je crois que vous feriez peut être mieux de sortir des sentiers battus et de faire du nouveau.

Si j'étais à votre place — ce qui ne pourrait guère arriver qu'à la faveur d'un cataclisme — je me servais de l'influence de mon nom et de ma position pour essayer de reformer complètement l'éducation des Anglais du Canada, éducation qui est négligée au possible. Je leur ferais comprendre que les grands airs de petits maîtres qu'ils affectent à l'égard de leurs compatriotes d'origine française les rendent tout simplement ridicules, et qu'ils ont encore beaucoup à apprendre avant d'être nos égaux sous le rapport de l'instruction et du savoir vivre. — Je parle de la généralité, car il y a des Anglais très bien élevés — Je tâcherais de leur faire perdre l'habitude de siffler et de coudoyer les femmes.

Je leur rappellerais l'excellent avis que Don Quichotte donnait à son fidèle ami, quand il lui disait : — " Souviens toi, mon fils Sancho, qu'il ne faut ni manger des deux mâchoires, ni roter au dessert. "

Je leur conseillerais d'apprendre le français, de respecter les catholiques, de ne pas se griser à huis-clos après avoir prêché la tempérance, et de se bien persuader de l'idée qu'ils n'appartiennent pas exclusivement à la première nation du monde, attendu que toutes les nations marchent, invariablement et depuis la création, à la tête les unes des autres.

Je leur dirais peut-être aussi qu'il ne faut dire du mal des Français, devant moi, parce que l'Angleterre est une conquête essentiellement française, et que le premier Stanley qui a mis le pied sur la terre anglaise était un Français, compagnon de Guillaume le Conquérant.

Je ne m'en tiendrais pas aux paroles seulement, je donnerais une certaine somme, dix mille piastres par exemple, à la société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, pour l'aider à construire le monument national, je commanderais une statue de Jacques-Cartier à Hébert, un grand tableau d'histoire à Hamel, j'envverrais des fonds aux incendiés de Hull, je pousserais à la construction du pont de Québec, je m'abonnerais à tous les journaux canadiens français, bref j'emploierais mes revenus d'une manière convenable, certain que le bon Dieu me récompenserait dans un monde meilleur.

Quant aux adresses, je prendrais mon temps pour y répondre, ainsi que vous avez fait du reste lors de votre débarquement à Rimouski.

J'aurais encore bien des choses à dire, mais je craindrais d'abuser de l'attention que vous ne me prêtez pas et je m'en tiendrai là aujourd'hui.

* * On annonce la fin prochaine de feu l'amiral Nelson, dont la statue est érigée sur la place Jacques-Cartier.

Ce brave marin, dont l'Angleterre a le droit d'être fière et qui est mort en combattant sur son banc de quart, est dans un état déplorable, malgré les soins qu'on lui a prodigués, et il serait temps de remplacer sa statue par une autre qui offrirait un peu plus d'intérêt pour nous.

L'amiral Nelson a environ trois mille six cent

cinquante-deux statues dans l'empire britannique, et sa gloire ne pourrait guère souffrir de Comme il est grandement question de la démolir, on pourrait peut être arriver à un arrangement qui, à mon sens, satisfierait tout le monde, puisqu'il serait aussi un acte de justice.

la disparition de l'étrange monument de Montréal.

Comme notre population est mixte et que nous nous devons des égards les uns aux autres, notre devoir est de rendre hommage aux grands hommes des deux nations qui composent notre peuple, et, comme nous avons honoré pendant de longues années le grand amiral auquel le sort des armes a souri pendant ses luttes contre la France, il me semble qu'il est temps de profiter de l'occasion qui s'offre à nous pour ériger la statue d'un autre marin, l'illustre d'Iberville, qui a battu tant de fois les Anglais du pôle à l'équateur.

Je suis certain qu'il suffira d'émettre ce simple désir pour que nos compatriotes d'origine saxonne s'empressent de se rendre à ce vœu si légitime et souscrivent eux-mêmes au fonds destiné à l'érection du Jean-Bart canadien.

En ce faisant, ils montreront autant de grandeur d'âme que nous en avons montré nous-mêmes, et cette démonstration servira à resserrer encore les liens de profonde amitié qui nous unissent.

Vive d'Iberville !



NOS GRAVURES

GUILLAUME II ET SON FILS



U moment où le monde entier a les yeux tournés vers Berlin, d'où vient de partir l'empereur Frédéric III, il nous paraît intéressant de publier le portrait du prince Guillaume, qui est appelé à succéder à son père.

L'empereur Guillaume II est né le 27 janvier 1859. Il a épousé à Berlin, le 27 février 1881, la princesse Auguste-Victoria, fille du duc de Sleswig-Holstein. Leur fils aîné, le petit Guillaume, représenté avec son père sur notre gravure, est né à Potsdam, le 6 mai 1882.

L'esprit militaire des Hohenzollern s'épanouit en lui dans toute sa force et son exclusivisme. Comme son grand-père Guillaume Ier, il aime l'armée, il en fait l'objet de ses constantes préoccupations. Nul colonel ne remplissait plus scrupuleusement ses devoirs que lui quand il rentrait au quartier du régiment de hussards rouges dont il était le chef.

Sa sollicitude envers l'armée se manifeste jusque dans ses sentiments familiaux. Ce n'est point sans orgueil qu'il regarde son fils aîné, âgé de six ans et vêtu déjà de l'uniforme de fusillier de la garde. L'empereur Guillaume II est soldat dans l'âme, dur envers lui comme envers les autres. Aussi est-il l'âme et l'émule de Bismarck, qui voit en lui le dépositaire des traditions militaires de la maison de Prusse, et qui l'a préparé par ses leçons et ses conseils à recevoir et à conserver les patrimoines que ses ancêtres ont conquis.

NORMANDIE : PREMIÈRE COMMUNION

Les mains jointes, vêtue de blanc, coiffée de son calot de paysanne poitevine, une communiant, qui vient de recevoir l'hostie, retourne à son banc où l'ont déjà précédée ses camarades. Son fichus, orné de légères broderies, est retenu sur sa poitrine par un bijou d'aïeule, croix d'or suspendue à un cœur d'or. Son visage pur d'enfant, son regard candide et mystique, reflètent les sentiments de fervente piété qui l'animent lorsque, levant les yeux vers une Madone, elle murmure une courte prière.

L'artiste a admirablement exprimé dans son dessin, la naïveté, l'idéal religieux et charmant de cette scène qui laisse dans son souvenir d'enfance une trace si profonde et si durable.

LA PAROLE D'UN INDIEN



DEPUIS un certain nombre d'années, les Américains, sous prétexte de civilisation, ont presque éliminé tout ce qui restait d'Indiens. Et comme le disait un savant voyageur français : " L'œuvre de destruction sera bientôt achevée, et c'est seulement dans les romans de Fenimore Cooper et du capitaine Mayne Reid qu'il faudra chercher le souvenir des anciens Peaux-Rouges. De la civilisation, on ne leur a fait connaître que les dangers. On leur a fourni plus volontiers des liqueurs dont on meurt que des instruments de travail dont on vit. Ce que les coups de fusil n'ont pas fait, l'alcool l'a achevé. "

Cependant, personne ne peut nier leur caractère vraiment chevaleresque. Malgré la décadence profonde des races sauvages, malgré la vénalité de ce peuple, autrefois si magnanime, souvent encore il donne au monde civilisé des leçons d'honneur et de loyauté assez rare même chez les peuples qui méprisent ces rares barbares.

Voici ce qu'un témoin oculaire nous racontait :

Quoique la chose puisse étonner au premier abord, il n'en est pas moins vrai qu'il n'existe aucune prison dans les limites de la réserve de la tribu des Cherokee, située sur le territoire Indien. Il y a quelques temps, un Cherokee fut condamné à mort pour avoir tué un mineur au cours d'une querelle. Quelques personnes, qui s'intéressaient à son sort, présentèrent une requête au Congrès demandant de commuer la sentence. Comme la réponse ne devait arriver que deux ou trois mois après, le prisonnier fut relâché sur parole.

Je me trouvais présent, par hasard, quand le shérif reçut une lettre annonçant que la requête avait été rejetée, et que la justice devait suivre son cours.

— Pauvre homme ! me dit le shérif, il va être fusillé demain...

— Où donc est-il, ce meurtrier, je ne vois pas de prison aux alentours ?

— Oh ! il est chez lui !

— Comment ! un indien condamné à mort qui vit tranquillement chez lui ?

— Certainement, il est libre sur parole depuis près de trois mois. Nous n'avons pas de prison ici !

— Eh bien, je suppose que vous ne croyez pas qu'il va venir ici pour se faire fusiller ?

— Certes, oui, je le crois. Il sera ici demain, je l'ai envoyé chercher.

A ces mots, je ne pus m'empêcher de sourire ; cependant, afin de ne pas peiner le bonhomme qui, d'après moi, s'était laissé jouer avec une naïveté digne d'un fonctionnaire d'Etat, je n'en fis rien paraître,

Vers cet époque, je croyais encore profondément, d'après le récit de certains voyageurs, que les sauvages étaient tous, sans exception, de rusés fripons, n'ayant aucun sentiment d'honneur.

Aussi, le lendemain, je me tiens prêt à bonne heure pour être témoin de la déconfiture du shérif.

L'heure de l'exécution approchait. D'ailleurs, j'étais presque certain qu'il ne se montrerait pas, quand tout à coup, quelques minutes avant l'heure fixée, j'aperçus une cavalcade venant dans notre direction. A la tête se tenait un jeune Indien de belle apparence. Arrivé près de nous, celui qui paraissait être le chef descendit de cheval et se constitua prisonnier. Ensuite, il serra la main à tous ceux qui étaient présents, puis il donna sa selle à l'un, son cheval à un autre, enfin il distribua tout ce qui lui appartenait. Alors il choisit son meilleur ami, parmi ceux qui l'avaient accompagné, pour lui tirer le coup fatal. L'ami parut très flatté de cette marque d'amitié.

L'assassin se plaça à vingt-cinq pas, attacha une feuille sur sa tunique, vis-à-vis le cœur, et commanda le feu.

Son ami, un Indien comme lui, visa juste, et l'esclave de la parole donnée tomba foudroyé !

N'est-ce pas que les " visages pâles " peuvent quelques fois recevoir des leçons de pauvres " peaux-rouges. "

ADAM MIZARE.



EN NORMANDIE — PREMIÈRE COMMUNION

PRIX DE L'HONORABLE M. MERCIER

ARTICLE COURONNÉ

A MADAME MERCIER

MADAME. — Digne épouse de l'un des plus remarquables Canadiens de notre époque, permettez-moi de vous offrir cette petite maquette sans prétention, que j'ai cherché à mouler sur les traits de la femme canadienne telle que j'aime à me la représenter dans ma mère, dans ma sœur, dans mon épouse, dans ma fille.

Agréez, madame, l'expression de mon profond respect.

ULRIC BARTHE.

Québec, 16 juin 1888.

LA FEMME CANADIENNE



ÉRODOTE, l'un des premiers écrivains du monde, raconte que Psammitichus, roi d'Égypte, imagina un moyen très ingénieux de mettre fin à une vieille controverse entre ses sujets et les Phrygiens qui, les uns et les autres, se disputaient l'honneur d'avoir été les premiers habitants de la terre. Il fit ensemer deux enfants nouveau-nés séparément dans des huttes isolées, sous la garde d'un père qui avait défense absolue de jamais prononcer une parole devant eux, et qui devait seulement leur porter tous les jours un peu de nourriture et rapporter fidèlement au roi les premiers monosyllabes qui tomberaient de leurs lèvres.

Ce régime avait duré deux années, lorsqu'un jour le père, en faisant sa visite aux deux petits captifs, fut tout étonné d'entendre l'un et l'autre articuler d'une voix plaintive les mêmes syllabes: *Békos*. Le roi, instruit de l'incident, fit rechercher par ses savants l'étymologie de ce mot inconnu aux Égyptiens, et l'on ne tarda pas à découvrir que, dans l'idiôme populaire des Phrygiens, *békos* signifiait du pain. C'est ainsi que deux naïfs béés, au sortir du berceau, réoèrent à leur insu un problème sur lequel s'étaient cassées jusque là les plus fortes têtes du temps.

La morale de cette légende, c'est que la nature, laissée à elle-même, tranche bien des nœuds gordiens en apparence inextricables. Nous en avons un exemple sous les yeux. Nos hommes d'État travaillent depuis longtemps à la création d'une nationalité artificielle au Canada. Voilà plus de deux siècles que deux grandes races rivales apportent sur notre coin d'Amérique leurs traits distinctifs, leurs mœurs, leurs traditions, leurs aptitudes, leurs cultes divers, et ce long frictionnement n'a cependant pas encore achevé d'user les angles et les anfractuosités. L'engrenage est toujours imparfait; à chaque tour de roue se produisent des grincements et des entrecroisements qui menacent de détraquer la machine entière. Entre nous, on connaît bien la véritable raison de cet insuccès: l'indépendance politique seule aurait pu former ici un peuple distinct, comme nos grands voisins de la République Américaine, mais il paraît que l'indépendance est du fruit défendu auquel nous ne devons pas même songer.

Or, que voit-on? Ces mêmes hommes qui, à les entendre, sont les protagonistes de la fusion nationale, passent leur temps à se provoquer mutuellement sur la place publique où les appellent leurs devoirs d'état. On les retrouve à certains jours de l'année formant des groupes à part et des processions qu'une double haie de spectateurs regarde curieusement défiler, promenant des symboles assurément respectables, mais exotiques; tantôt c'est la cocarde tricolore, tantôt la harpe et le trèfle vert, d'autres fois le chardon d'Écosse ou le bouton de rose anglais; chaque groupe a son saint à lui tout seul et n'en démontre pas, les Anglais ont saint Georges à cheval, ces pauvres Irlandais saint Patrice mitré mais à pied, les Écossais saint André. On dirait des exilés regrettant la patrie absente. Je ne déplore pas, je constate. Seuls, les Franco-Canadiens semblent en avoir bravement pris leur parti; ils marchent en avant de tous dans la création du nationalisme canadien, ils ont adopté des emblèmes indigènes, la feuille d'érable, le castor. L'Anglais vient faire fortune ici, puis retourne dans son pays; l'Écossais taciturne semble ab-

sorbé par le souvenir de ses montagnes et de ses grands lacs; l'Irlandais dépose ses économies libas, à la banque du *Home Rule*; seul, le Franco-Canadien, tout en conservant un autel au fond de son cœur pour le culte de sa mère-patrie, a rompu tous les vieux liens de famille et ne parle jamais de retourner en France. Il est entre tous le précurseur de la nationalité canadienne.

Mais il y en a un autre encore plus puissant que lui. Dans notre fourmillement cosmopolite, il est un élément qui travaille plus efficacement, à son insu peut-être comme les deux béés égyptiens, à la solution du problème. C'est la femme, reléguée sous le toit domestique, d'où elle ne sort qu'à de certaines heures et par exception. Sa mission la retient au logis pendant que le travail appelle l'homme au dehors. La communauté de langue et de religion n'existant pas ici, le seul sentiment qui puisse nous réunir tous, c'est l'amour de notre commune patrie, et la patrie commença au foyer, royaume de la femme. Elle y reste seule avec ses enfants, copie d'elle-même; elle y fait la première éducation — la plus durable — des nouvelles générations. Tout entière à ses nobles devoirs d'épouse et de mère, elle subit de plus près que l'homme l'influence assimilatrice de notre grande et vivifiante nature canadienne. Rien, autour d'elle, n'excite son âme aux ressentiments patriotiques; qu'elle porte un nom français ou anglais, son devoir est d'adapter les traditions ou les coutumes de sa race aux conditions climatiques de la latitude sous laquelle elle doit passer sa vie. Toutes ces industrieuses ménagères, quelle que soit leur origine, subissent de ces mêmes influences, partagent les mêmes soucis, les mêmes devoirs, éprouvent les mêmes besoins, achèvent la même marche, appréhendent les mêmes aliments, cousent de leurs mains les mêmes vêtements appropriés au climat. Il y a parité de situation, et par suite unité de sentiment. Voilà pourquoi, lorsqu'il n'y a encore au Canada que des Français, des Anglais, des Irlandais, des Écossais, quelques Mennonites, voire même des Belges et des Allemands avec quelques Crofters en perspective, on peut déjà dire qu'il y a des Canadiennes.

En ramenant ainsi à un type unique nos mères, nos épouses et nos filles, j'entreprends la tâche de le définir, d'en faire l'analyse, d'en dessiner au moins les grandes lignes. La première chose qui me frappe, c'est que les conditions de l'existence ne sauraient être, dans un pays comme le nôtre où il y aurait place pour deux cents millions d'habitants et où il n'y en a que cinq millions, ce qu'elles sont dans les sociétés cinquante fois plus denses de l'Europe. La rigueur de nos saisons, les grandes distances à parcourir, les longues et cruelles séparations, la dispersion des familles, la nécessité d'improviser sans cesse, de se créer des moyens de subsistance, l'isolement par petits groupes, tout cela doit exercer une influence particulière sur les caractères, cultiver et mûrir précocement les facultés du cœur et de l'esprit: la première conséquence d'une pareille situation doit être de développer un esprit de sacrifice et d'ingéniosité dont les Européens, vivant à l'étroit, ne peuvent se faire une idée juste à moins de goûter par eux-mêmes à notre rude existence. Si cette épreuve est décisive pour l'homme, combien l'est-elle pour la femme, cet être délicat et frêle? Aussi la Canadienne se distingue-t-elle entre toutes les femmes par deux qualités maîtresses: le dévouement et l'industrie, qu'elle possède avec une égale intensité, à la dernière puissance. Si la vertu recevait sa récompense sur cette terre, les prix Montyon et les rosiers seraient chez nous un article fort ordinaire et non l'exception comme ailleurs.

Il y a de la sœur de charité chez toutes nos femmes. Toutes les vocations de l'existence sont pour elles autant d'apostolats auxquels elles se dévouent avec une abnégation surhumaine. Les grandes fortunes étant rarissimes chez nous, il faut bien que ces pauvres enfants envisagent la vie dans toute sa prosaïque réalité et engagent bravement la lutte à leur corps défendant. La jeunesse, pour elles, ne dépasse guère la vingtième année, et les riantes illusions de cet âge se défont vite au contact de nos hivers. La gracieuse et rougissante jeune fille passe sans transition au rôle d'épouse et de mère, et son dévoue-

ment la brise vite s'il ne la tue pas du coup. Et ne lui parlez pas du divorce, qui ne saurait entrer dans nos mœurs: la preuve, c'est que, bien que la majorité soit protestante au Canada et que le divorce soit légalisé, il s'en présente à peine deux ou trois cas sérieux par année en moyenne, ce qui n'est pas à comparer avec la statistique des coups de canif des pays protestants en général.

De quel sentiment d'inexprimable pitié ne vous sentez-vous pas envahi à la vue de tout être qui souffre sans espoir, de la victime marquée du sceau fatal de la destruction, que ce soit une jeune fille phthisique que chaque jour éloigne de la vie, un soldat qui marche au feu, ou même un criminel qu'on traîne à l'échafaud! La vie de la femme est pleine de ces moments d'angoisse suprême. Pour donner la vie, elle brave la mort avec autant d'intrépidité que le plus courageux des hommes, et je n'avance rien de trop en disant que sous ce rapport la Canadienne a des états de service exceptionnels qui lui mériteraient d'être citée à l'ordre du jour plus souvent que le commun des mortelles.

Non, il n'y a pas de mots dans la langue pour rendre fidèlement la qualité maîtresse et distinctive de la femme canadienne, esclave du devoir jusqu'à l'héroïsme.

J'ai connu une jeune fille frêle, une belle blonde, élégante, faite pour la vie facile des villes; courtisée par un joli garçon sans ressources, elle l'épouse et bientôt, en vertu de la règle inflexible: qui prend mari prend pays, compliquée du *primo vivere*, il faut aller s'enfoncer dans la forêt; elle obéit sans murmurer, dissimulant sous un sourire héroïque ses angoisses intérieures, et aujourd'hui, — après quelques années de séparation, — qui reconnaîtrait dans la femme fortifiée, mûrie, mais brisée par les privations, les ennuis et le travail, habitant une modeste cabane dans les prairies du Nord-Ouest, la brillante mondaine de jadis? Voilà une brave petite Canadienne, et c'est un cas tout ordinaire.

J'ai connu une femme mariée à un malheureux ivrogne qu'on lui rapportait périodiquement chaque semaine brutalement couché au fond d'une charrette, dans l'état le plus hideux. Ce que cette femme dut souffrir, Dieu seul le sait, car jamais personne ne surprit un murmure ni une plainte sur ses lèvres. Ses forces se décourageaient alors, elle prenait tendrement dans ses bras son ignoble mari et le portait dans son lit par une porte dérobée pour épargner une douleur et un scandale à ses enfants, elle passait des nuits à son chevet, le reconfortait à force de soins et de tendresse, et se sentait toute fière de paraître à son bras quand il pouvait se tenir debout. Jamais, du vivant de cette femme, on ne connut son martyre, et cependant, elle est morte d'une maladie du cœur, c'est-à-dire de peine. C'était encore une Canadienne.

La Canadienne est de ces natures fortes qui restent fièles jusqu'à la mort et dont l'adversité retrempe le cœur, de celles dont le noble exemple est le plus beau plaidoyer en faveur de la vertu de la femme, capital malheureusement fort déprécié de nos jours; pour elle, l'amour est moins une passion qu'un devoir sublime et fatal. Celui auquel elle a lié sa vie fut-il le plus grand criminel, elle ne cessera pas de l'aimer, ne reculera pas devant l'implacable solidarité qui, en vivant parfois le sort de l'innocent à celui du coupable, fait double victime; elle voudra partager le déshonneur, la peine de son compagnon, fera agenouiller ses enfants et priera pendant le procès, et ira, voilée de noir, se prosterner dans quelque sanctuaire écarté pour répandre son âme avec ses larmes aux pieds du Christ et de la Mère des douleurs, pendant qu'on traînera son époux au pénitencier ou à l'échafaud.

Cette pauvre femme, l'épouse d'un voleur, qui l'autre jour allait à la prison porter à son mari des outils ingénieusement dissimulés au fond d'un panier de friandises, et qui éclatait en sanglots déchirants lorsque le geôlier découvrit sa généreuse supercherie, c'était encore une Canadienne.

Mais ce serait calomnier nos charmantes compatriotes que de les représenter exclusivement comme des souffre-douleurs. Elles ne sont pas plus sentimentales qu'il ne faut; leur intelligence

vaat leur cœur. Elles savent au besoin être ce que le monde appelle des personnes accomplies, des ornements pour la société, des élégantes. Elles ne se mettent pas en campagne pour réclamer les droits de la femme, elles les exercent tout bonnement par l'ascendant que leur donnent l'enjouement et la grâce sur les hommes qu'elles attirent dans leurs salons et y retiennent par une stratégie plus savante que celle de Napoléon Ier sur le champ de bataille. La femme est chez nous l'oracle suprême du bon ton et des belles manières; son opinion fait loi en ces matières au-dessus de la portée de ces messieurs, en général trop absorbés par les affaires. Sans avoir l'air d'y toucher—et c'est là du grand art—elle exerce aussi une incontestable influence sur la politique, et l'homme d'Etat qui a mis publiquement son gouvernement sous le patronage des dames peut se flatter d'avoir eu une heureuse inspiration, car il est désormais invincible.

Mais aussi il est bon d'avoir la Canadienne pour soi, car elle a décidément l'instinct du beau. Je ne choisis mon modèle ni au sommet ni au bas de l'échelle, ni sur les marches du trône—ces degrés heureusement n'existent pas chez nous—ni dans la sphère rustique, mais je le prends au hasard dans notre bon juste milieu bourgeois, et je dis que, sans aucune notion d'esthétique, la première ingénue venue saura faire à l'indiscret qui voudra la taquiner sur une question d'art un cours tellement clair et concluant, qu'il n'y reviendra plus.

Prend-elle une plume, que de fautes de ponctuation!—c'est là son défaut, on néglige évidemment les points-et-virgules au couvent—mais que de jolies choses elle sait mal dire! Ce qu'elle voit, elle le peint et vous le fait voir. L'une de ces Sévigné, me racontant un jour son voyage en pays étranger, trouva le moyen de décrire un édifice en deux mots: "J'entrai, disait sa lettre, l'endroit était charmant: c'était une chapelle toute blanche et rose..." Blanche et rose! cela ne défie-t-il pas la photographie!

Quand elle chante ou fait chanter le piano, elle commet peut-être quelque faute, mais en musique les fautes de ces dames sont pardonnables. Mais quand elle se mêle d'être artiste, les séraphins seraient assurément trop heureux de lui tourner les pages, le monde n'est pas alors assez grand pour son génie: témoin, l'Albani, cette sublime Emma Lajeunesse, que j'ai connue toute petite dans la mienne, et dont les succès européens m'enorgueillissent en conséquence.

Au physique, la Canadienne n'a pas la beauté géométrique; mais elle est généralement ce qu'on appelle une jolie personne. Ni petite ni grande, comme dit une romance d'Ernest Lavigne, elle n'est pas toute en hauteur comme les Anglaises, qui sont d'adorables créatures quand elles renoncent à se faire cartes de modes et se contentent d'être belles; en revanche, elle a la rondeur et le potelé qui manquent si déplorablement à son altière rivale, fatalement destinée à devenir sur ses vieux jours osseuse et anguleuse, quadrangulaire, rectangulaire et perpendiculaire, comme dirait M. Arthur Buies. Autres contrastes frappants entre ces deux aimables types: jeune fille, on reconnaît la Canadienne en public à son maintien réservé; c'est plus fort qu'elle, quand elle le voudrait elle pourrait contrefaire, mais non imiter les allures hardies des jeunes Anglaises qui emplissent la rue de leur rire musical et de leurs monosyllabes sonores. A propos de rire, un qui se dit connaisseur me souffle à l'oreille que l'Anglaise parle verticalement, en *a*, et la Canadienne horizontalement, en *é*; je ne me charge pas d'expliquer ce phénomène.

Autre problème: la Canadienne est-elle brune ou blonde? A chacun d'observer autour de soi ou de compulsor les dossiers de ce qu'on est convenu d'appeler ses péchés de jeunesse; il y retrouvera peut-être des bribes de poésie de cette force:

Elle est, sans nul atout,
Plus belle que le jour.
Celle que mon cœur aime.
Ses yeux sont des miroirs
Et ses longs cheveux noirs
Lui font un diadème.

Mais alors elle est brune?... Attendez: voici le début d'un sonnet du même:

J'ai vu la blonde fille, à la taille d'almée,
Au teint de fraîche rose, au regard doux et fier,
Et, je le sens trop bien, cette image d'hier
Restera dans mon âme à jamais imprimée.

La question restera donc ouverte, à moins que nous décidions que la Canadienne est châtain, l'hiver favorable aux blondes étant si long au Canada, et l'été, la saison des brunes, si chaud! Sous les neiges de janvier, quand glissent les jeunes filles enveloppées de chaudes fourrures, on dirait des poupées saupoudrées de sucre blanc; lorsque par les soirs de juillet, je les regarde passer et repasser sous les arbres, aux bras de beaux jeunes hommes (ils sont tous beaux à cet âge), ce spectacle est pour moi le songe d'une nuit d'été.

La Canadienne se sent faite pour plaire, mais ne se préoccupe pas de savoir pourquoi. Elle peut être mondaine, elle est rarement légère; ces dernières sont montrées du doigt chez nous. Quand elle va dans le monde, elle entrebaille certainement sa robe, mais pas à deux battants comme les étrangères. Elle ne pense pas à mal du reste et, si vous la sermonnez sur ces choses, elle vous regarde avec inquiétude comme si vous vous exprimiez dans un idiôme inconnu. Elle ne cherche pas à devancer son heure et ne demande pas à deviner le mystère de la vie, qu'elle saura, hélas! assez tôt. Ce n'est que plus tard qu'elle se scandalisera, et c'est alors qu'apparaîtront ses petits défauts, car vous en avez quelques-uns, charmantes compatriotes. D'abord vous êtes dévotes, ce qui est le superlatif de la piété, mais on vous pardonne celui-là, sachant qu'il vous faut être ferventes pour deax. Ce qui est moins excusable, par exemple, ce sont vos instincts prohibitionnistes. Sur certains chapitres, vous n'entendez point le badinage: vos époux ne feront point ceci ni cela, ils n'iront plus au club, ne fréquenteront plus tel ou tel lieu de réunion parce qu'il fait concurrence au foyer domestique. Vous devriez pourtant être les dernières, mesdames, à croire à la prohibition totale comme moyen de réforme. C'est vieux comme le monde. On en a essayé dans le paradis terrestre, et quel désastre pour les deux sexes, en particulier pour le vôtre! Qu'on ne nous force donc plus à rappeler d'aussi désagréables souvenirs.

Au reste, quels que soient ses petits défauts, quand vous rencontrez la Canadienne, saluez-la bien bas, messieurs, non de ce geste idiot et automatique par lequel le *dude* ramène vivement son chapeau devant son nez comme pour vérifier la marque de fabrique au fond de la calotte; mais saluez-la du fond du cœur, avec cette vieille galanterie gauloise qui, Dieu merci, n'est pas encore passée de mode en ce pays; car cette femme qui passe, c'est la cheville ouvrière de l'unité nationale; c'est elle qui, du fond du paisible intérieur qu'elle dirige si industrieusement, prépare l'avenir de la race; c'est elle qui rend le foyer cher aux générations naissantes et leur inspire le courage de le protéger et de le défendre plus tard; c'est, en un mot, un ange de dévouement qui sait inspirer l'amour, lien sublime qui retient l'homme à la société et sans lequel on retournerait à la vie sauvage.

Urie Barthe

Québec, 1888.

NOTES ET IMPRESSIONS

Il n'y a pas de petits services rendus à la cause de l'humanité. La Hollande a élevé une statue au matelot qui lui enseigna à sécher le hareng.—JULES JANIN.

L'expérience montre, a dit Hoffman, que les buveurs d'eau ont une meilleure santé, ont un meilleur appétit et vivent plus longtemps.—Dr S. LACHAPELLE.

Dans le labyrinthe de la vie, le chrétien seul a le fil conducteur; quant au philosophe, il marche à l'aventure, n'ayant pour se conduire que son esprit propre, flambeau vacillant qui ne l'épêche pas de s'égarer.—ELZÉAR LABELLE.



DULCIOR!

A MON AMIE ..

Doux à l'enfant est le sein d'une mère,
Source d'amour qu'il ne peut épuiser!
Doux est l'aveu d'une amitié sincère!
Plus doux encore est un chaste baiser!

Doux est le lis qui fleurit sur la rive
Où l'onde vient en passant l'arroser!
Doux est l'amour qui du ciel nous arrive!
Plus doux encore est un chaste baiser!

Doux sont tes traits dont la candeur enivre,
Où le regard aime à se reposer!
Pour te connaître il est bien doux de vivre!
Plus doux encore est un chaste baiser!

Douce est ta voix qui réjouit notre âme,
Doux ses accents faits pour nous embraser!
Doux est ton œil qui m'anime et m'enflamme!
Plus doux encore est un chaste baiser!

Douce est l'ardeur dont ma muse s'inspire!
Doux est l'espoir que j'ose caresser!
Doux est ton nom qui fait vibrer ma lyre!
Mais bien plus doux est ton chaste baiser!

RENÉ GIGO DUTANEL.

FRÉDÉRIC III, EMPEREUR D'ALLEMAGNE, DÉCÉDÉ



Frédéric-Guillaume (Nicholas-Charles) empereur d'Allemagne, né le 18 octobre 1831, passa par différents grades dans l'armée prussienne, avant d'être nommé lieutenant-général, en 1860, suivant les traditions de la dynastie. Il fit, en cette qualité, la campagne de Danemark en 1864, dans l'état-major du feld-maréchal Wrangel, fut nommé général d'infanterie en 1866, et prit part à la campagne de Sadowa, comme commandant de la 2^{me} armée, dite armée de l'Oder.

Lors de la guerre franco-prussienne, dès le mois de juillet 1870, il fut mis à la tête de la 3^{me} armée, dans laquelle furent incorporés les corps bavarois et fit toute la campagne. Après la guerre, il fut appelé à présider la commission de défense qui décida la construction ou l'amélioration des places fortes sur les frontières française, autrichienne et russe. Il a été chargé par son père, en avril 1875, d'une mission diplomatique auprès de Victor-Emmanuel, destinée à cimenter l'union des deux pays. En 1878, il fut désigné par l'empereur comme régent, lorsque l'attentat de Nobiling eut condamné le vieux souverain à plusieurs mois de repos.

L'empereur Frédéric-Guillaume a épousé, le 25 janvier 1858, la princesse Victoria, fille aînée de la reine d'Angleterre, princesse royale de Grande-Bretagne et d'Irlande, duchesse de Saxe, née le 21 novembre 1840, dont il a eu trois fils et quatre filles. Il est devenu empereur d'Allemagne, et roi de Prusse, lors de la mort de son père, le 8 mars dernier.

PRIMES DU MOIS DE MAI

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—James Catie, 18, rue Plessis; Joseph Beauchamp, 382, rue Plessis; Téléphore Gervais, 1272, rue Ste-Catherine; Arthur Tétreault, 117, rue St Paul; F. Bergeron, 1311, rue Mignonne; Ed. Pichette, 67, rue St André; Ferdinand Audet dit Lapointe, 192, rue Moncalm; V. P. Bouchard, 1220, rue Ontario; Dolphis Peltier, 985, rue St Laurent; Jos. Pouliot, 91, rue Fulford; N. Chauvin, 258, rue Wolfe; Jos. O. Juteau, 14, rue Fournier; Ovide Potvin, 181, rue Jacques-Cartier; Herménégilde Roy, coin des rues Lafontaine et Shaw; Dame F. X. Lebrun, 91, rue Chatham; Ernest Pineault, 157, rue Panet; Delle Olive Lapointe, 55, rue du Champ-de-Mars; Antoine Provost, 105, rue Plessis; Dame Sophie Lévêque, 126, rue Beaudry; A. Demuy, 49, rue des Commissaires; Joseph Poirier, 473, rue Hyolite; Delle Adéline Goyette, 380, rue St-Antoine; Dame Emélie Gauvreau, 495, rue St Jacques; Jarret frères, 1813, rue Ste-Catherine; Madame Wasbroad, 16, rue Rolland.

Quebec.—Chs. Robillard, employé à l'Événement; Edgard Dion, coin des rues St-Olivier et Ste-Marie; Dame Joseph Paquet, 153, rue du Roi; Olivier Bélanger, 376, rue St-Valier; St Sauveur; Arthur Ouellet, 163, rue Richardson; Omer Blais, 52, rue Fleurie; Alexandre Pruneau, 25, rue Ste-Hélène.

Château Richer.—Edouard Gravel.
Ville St-Henri.—D. Duhamel, 71, rue St-Antoine; Alfred Benoit, 74, rue Atwater; O. Morin, 75, rue St-Philippe; Amable Desroches, 173, rue Ste-Marguerite; Arthur Lévac, 2, rue Ste-Philomène.

Pointe St-Charles.—Dame C. Lévac, 95, rue Centre.
Hochelaga.—Célestin Gilbert, 264, rue Iberville.

Yamachiche.—O. J. A. Héroux.
St-Anaclet.—Delle. Emma Ouellet.
St-Jean d'Iberville.—Arthur Chagnon; Ignace Destroismaisons.
Lowell, Mass.—George Delage, 40, rue Cheever.

CINQUANTE ET UNIÈMETIRAGE

Le cinquante-et-unième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros de juin), aura lieu SAMEDI, le 7 JUILLET, à huit heures du soir, dans la salle de PUNION ST-JOSEPH, coin des rues Ste-Catherine et Ste-Elisabeth. Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.

USAGES ET COUTUMES

LES VISITES — (Suite)

En général, toute maîtresse de maison prend un jour de la semaine pour recevoir. C'est une excellente habitude, pour les visiteurs aussi bien que pour les visités. Les premiers sont certains de ne pas frapper inutilement à une porte, les seconds garantissent leur liberté pour le reste de la semaine. Il y a même des femmes qui ne restent chez elles que tous les quinze jours. Par contre, il en est d'autres qui reçoivent non seulement de trois heures à six comme partout, mais dont la porte se rouvre, le même jour, de neuf heures à minuit. Ces visites ont un caractère un peu différent de celles de la réception diurne. Nous y reviendrons. On fait, du reste, savoir qu'on est chez soi, le soir aussi, aux seules personnes avec lesquelles on est bien aise d'établir des relations intimes.

Un cas assez grave peut seul empêcher de recevoir, quand on a fait choix d'un jour et qu'on l'indique à ses amies et à ses connaissances.

La maîtresse de la maison porte une jolie toilette d'intérieur — dite robe de

réception—pour montrer à ses visiteurs qu'elle tient à leur plaisir. Mais cette toilette, d'une extrême fraîcheur, doit être combinée de façon à ne pouvoir écraser celle d'aucune des femmes qui se présentent.

La dame du logis s'assied à un coin du salon. Elle tourne le dos aux fenêtres. Cette place, qui n'est pas très avantageuse pour la beauté, est justement la sienne, par cette raison que, chez elle, il lui faut mettre en lumière tous les dons et qualités des autres, et s'effacer entièrement.

On annonce dans certaines maisons. Dans d'autres, un domestique (valet de pied ou simple bonne) ouvre la porte au visiteur sans rien dire. Celui-ci s'avance vers la maîtresse de la maison, qui reste assise, si c'est un homme qui se présente, on se lève et fait deux pas au devant, si c'est une femme. Le visiteur salue la dame du logis, en s'inclinant de sa santé, puis il se borne à une inclination collective pour les autres visiteurs. Si parmi ces derniers il trouve l'un de ses amis, rien n'empêche qu'il lui serre la main.

Nous avons dit que la maîtresse de la maison ne se lève que pour une femme. Cette règle n'est pas absolue. Une jeune femme doit faire à un vieillard très âgé un accueil presque filial; en conséquence, elle ne l'attendra pas le pied ferme assise, ni même debout devant son fauteuil. Elle fera mine d'aller à sa rencontre. On use, en général, du même procédé pour un homme illustre par le caractère ou le génie. On doit des égards à l'âge, à la vertu, à une haute intelligence, même quand on les rencontre chez le sexe fort.

Il y a encore d'autres cas où l'on déroge à cette étiquette féminine. La maréchale Davoust, princesse d'Eckmühl, se levait toujours à l'entrée du maire de Savigny dans son salon; et le prenait aussi la peine de le reconduire au delà de deux portes. Ce magistrat était assez souvent, en ce temps-là, un cultivateur peu façonné aux belles manières; et il aurait trouvé cette grande dame du premier empire bien mal élevée, si elle l'avait reçu assise et l'avait ensuite laissé aller seul.

La maréchale pensait justement, qu'il est avec le cérémonial des accommodements. Quand lord Wolsely se présenta devant la reine Victoria, après sa campagne d'Égypte, la souveraine, sa fille, la princesse Béatrice, et sa bru, la duchesse de Connaught, se levèrent pour recevoir le général en chef, dont les succès faisaient la joie de l'Angleterre.— En France, quelle maîtresse de maison fût restée assise à l'entrée de Victor Hugo? On peut s'inspirer de ces exemples.

ANN SEPH.

DÉCÈS

Le 4 juin courant, à l'âge de 20 ans, Louis St-Jean, fils de Louis St-Jean, employé à la douane de Montréal.

N'oubliez pas que chaque copie du MONDE ILLUSTRÉ peut gagner de \$1.00 à \$50.00.

Une offre extraordinaire à tous ceux qui désire de l'emploi

Nous avons besoin d'agents actifs et énergiques dans tous les comtés des États-Unis et du Canada, pour vendre un article breveté, (qui possède de grands mérites) sur ses mérites. Un article ayant une grande vente, rapportant plus que 100 pour cent de profit, n'ayant pas de compétition, et pour la vente duquel l'agent est protégé d'une manière exclusive que nous donnons pour chaque comté qu'il obtient de nous. Avec tous ces avantages et par le fait même que c'est un article qui peut être vendu à tous les propriétaires de maisons, il ne serait peut-être pas nécessaire de faire une offre extraordinaire à nos agents pour en obtenir de bons de suite, mais nous avons résolu d'agir de la sorte, afin de montrer non-seulement notre confiance dans les mérites de notre invention, mais dans la s'abilité pour aucun agent qui en poussera la vente avec énergie. Nos agents qui travaillent maintenant gagnent de \$150 à \$300 par mois au-dessus de leurs dépenses, et

ceci nous encourage à faire notre offre à tous ceux qui n'ont pas d'emploi.

Tout agent qui voudrait donner un essai de trente jours à nos affaires et ne réussira pas à faire \$100 AU DESSUS DE TOUTES SES DÉPENSES, pourra nous renvoyer tout ce qu'il n'aura pas vendu et nous lui remettrons l'argent qu'il a payé pour. Il n'y a personne qui emploie des agents qui ait osé faire de tels offres, et nous ne le ferions pas, si nous savions que nous avons des agents qui font le double de ceci. Nos grands circulaires descriptifs expliquent notre offre au long et nous désirons envoyer ceux-ci à tous ceux qui sont sans emploi et qui nous enverront trois timbres de 1c pour frais de poste. Envoyez de suite et retenez l'agence en bon temps pour les affaires et mettez-vous à l'œuvre dans les conditions nommées dans notre offre extraordinaire.

NATIONAL NOVELTY CO.,
514, Smithfield St., Pittsburg, Pa

Avis aux commerçants et à la bourgeoisie

Importez vos vins vous-mêmes (4 et 6 mois de crédit)

La maison MALVEZIN & Cie., de Bordeaux (France), offre à des prix exceptionnels les vins des meilleurs crus du Médoc, dont la pureté aussi bien que l'origine sont garantis.

VINS.—Vins rouges ou blancs depuis \$1 le gallon (en fûts de 12,25 ou 50 gallons).

CHATEAU PICOURNEAU recommandé aux amateurs pour son délicieux bouquet, son parfum délicat (8 médailles d'or aux diverses expositions européennes) depuis 1.50 le gal., suivant âge, ou en caisses de 12.

GRANDS CRUS DU MÉDOC (vins très-vieux), dont l'usage est recommandé aux personnes faibles ou malades, depuis \$1.75 le gal. ou en caisse.

BOURGOGNES si renommés du Clos des Moines (monopole de la maison Malvezin), depuis \$1.75 le gal. ou en caisse.

ALICANTE, PORTO, XERES, MALAGA, Madère, Muscat, Marsala, Pajorette, Tockey, Malvoisie, en petits fûts d'origine, de 5 à 7 gal. depuis \$2,50 le gal.—Les célèbres Champagnes don Juan et Crème de Rose du Château de Pékin, marque III, E. Mercier, (Epernay) marque préférée par toute l'aristocratie française, de la Grande Bretagne et des Indes, depuis \$12 la caisse.

SPRITUEUX.—Rhum blanc de Java en cruchon d'un 1/2 gallon, Cognac et fin Champagne, depuis \$3,25 le gallon en petits fûts ou bouteilles.

FONTAINE RICHELIEU.—Magnifique fontaine en porcelaine décorée, sortant des usines de la maison Vieillard & Cie. de Paris. Splendide ornement pour bar, salle à manger, etc. La fontaine contenant vingt litres de vins d'Espagne, rhum ou tout autre liqueur au choix, 16 dollars.

Ordres respectueusement sollicités, promptement exécutés et échantillons envoyés sur demande.

A. BERTIN,

AGENT GENERAL POUR LE CANADA

243, RUE ST-ANTOINE



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du sauvage.

Montréal, 9 mai.

CERTIFICAT.—Moi, soussigné, je certifie que pendant 6 mois j'ai été malade d'une démaigéon et d'arthres aux bras d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les remèdes de J. E. P. Racicot, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No. 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du sauvage.

ARTHUR LAFERRIÈRE, typographe.

No 11, St-Etienne, Côteau St-Louis.

Vous trouverez les mêmes remèdes au No 25, rue Saint-Joseph, Québec, et au No 9, rue Dupont, Sherbrooke.

X Charmante Attraction ! X

Pour se procurer les objets nécessaires pour dresser sa table avec goût, il faut aller chez DENEAU, au grand magasin de vaisselle



50 nouveaux services à dîner, patrons et couleurs différents : 100 morceaux pour \$9.

Un beau service à déjeuner — 44 morceaux pour \$2.75.

Nouveau set de chambre—rien de plus chic—de \$9.10, \$2.20 et \$2.25,

CENTRAL CHINA HALL

L. Deneau

2023, RUE NOTRE-DAME

Paine's Celery Compound

GUÉRIT la prostration nerveuse, le mal de tête nerveux, la névralgie, la faiblesse nerveuse, les maladies d'estomac et de foie, le rhumatisme, la dyspepsie et toutes les maladies des rognons.

NERFS FAIBLES

LE CÉLÉRI COMPOSÉ DE PAINE est un tonique pour les nerfs qui ne faillit jamais. Il contient du Céléri et du Coca, ces stimulants si merveilleux et guérit rapidement tous les désordres nerveux.

LE RHUMATISME

LE CÉLÉRI COMPOSÉ DE PAINE purifie le sang. Il chasse l'acide lactique qui cause le Rhumatisme et établit en une condition sanitaire les organes générateurs du sang. C'est le véritable remède pour le rhumatisme.

MALADIES DES ROGNONS

LE CÉLÉRI COMPOSÉ DE PAINE mène promptement le foie et les rognons dans un état de santé parfaite. Cette puissance curative combinée avec ses toniques pour les nerfs, en fait le meilleur remède pour toutes les maladies des rognons.

LA DYSPÉPSIE

LE CÉLÉRI COMPOSÉ DE PAINE fortifie l'estomac et tranquillise les nerfs des organes digestifs. C'est pour cela qu'il guérit même les plus mauvais cas de dyspepsie.

LA CONSTIPATION

LE CÉLÉRI COMPOSÉ DE PAINE n'est pas un Cathartique. C'est un laxatif, donnant une action facile et naturelle aux intestins. La régularité arrive sûrement lorsqu'on en fait usage.

Ce remède est recommandé par les hommes d'affaires et de profession. Envoyez chercher un livre.

Prix \$1.00. Vendu par les pharmaciens

WELLS, RICHARDSON & CIE., Prop.
MONTREAL, QUEBEC.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 394.—CHARADE

La face de mon Entier
Est rarement mon Dernier ;
L'air marin en est la cause.
Mais s'il avait, je suppose,
Gagné le plus beau Dernier.
Mon Tout ferait autre chose
Que son fatigant métier.

No 395.—LOGOGRIPE

Lecteurs, je suis avec ma tête
Souvent dangereux pour sa tête.
Mais ce qui fait perdre la tête
C'est que ma seule et simple tête
Dit autant que mon corps sans tête
Ou que mon corps avec ma tête.

No 396.—ENIGME

Je suis tout petit et pourtant j'entreprends le
plus grands voyages
Je suis une figure et pourtant je ne suis qu'une
Oh l'on me place je m'attache. [chose.
Avant de partir je suis net et j'ai une valeur,
Arrivé à destination je le vau plus rien.

No 397.—FANTAISIE ANAGRAMMATIQUE

On X XXXX XXXX cette XXXXXXXX
pour que j'en renouvelle encore la révoltante
mémoire.

SOLUTIONS :

No. 392.—Le mot est : Dame.
No 393.—La plante.... des pieds et a la
fleur.... de l'ég.

ONT DEVINÉ :

Mlle Eugénie Cinq-Mars, Mlle Sarah Bo
nin, Césaire Rousseau, Victor Emend, Mlle
F. S. Lauctôt, Montréal ; Dame S. Noisoux,
Farnham ; C. Latreille, St-Hyacinthe ; M.
Vigneau, LaSime ; Sphinx, Valleyfield.

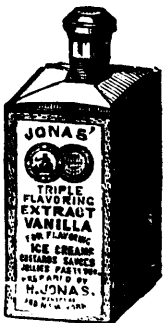
Abonnez-vous au MONDE
ILLUSTRE, le plus complet et le
meilleur marché des journaux lit-
téraires du Canada.

Certificat quant à l'efficacité de
l'Eau de St-Léon

La lettre suivante s'explique par elle-même
Chers Messieurs,
Depuis trois ans j'ai souffert de la terrible
maladie appelée la dyspepsie, et j'en ai telle-
ment souffert qu'il m'était presque impossible
de prendre la nourriture et surtout, de la viande.
Ayant entendu parler des différentes guérisons
causées par l'Eau de St Léon, j'ai commencé à
en faire usage régulièrement en en prenant
deux ou trois verres par jour après les repas, et
maintenant je mange ce qui me plaît et jouis
d'une parfaite santé que j'attribue à l'eau de
St-Léon qui est la plus merveilleuse de toutes
les eaux minérales, je conseille à tous ceux qui
souffrent d'aucune maladie de se servir d
l'eau St-Léon et je suis certain qu'ils seront
guéris.

LOUIS LALOSE
Maître masson, 32 rue Artillery, Québec.
LA CIE. D'EAU DE SAINT-LÉON
54, CARRÉ VICTORIA
A. POULIN, gérant, Montréal
Téléphone 1432

Etablie en 1870.



Nous avons le plaisir d'an-
noncer que nous avons tou-
jours en magasin les article-
suivants :
Les triples extraits culi-
naires concentrés de JONA-
Huile de Castor en bon-
tailles de toutes grandeurs
Moutarde Française, Gly-
cerine, Collefortes,
Huile d'Olive en 4 pintes-
pintes et pots.
Huile de Foie de Morue
etc., etc.

HENRI JONAS & Cie
10—RUE DE BRESOLES—10
(BÂTISSÉS DES SŒURS) **MONTREAL**

VICTOR ROY,
ARCHITECTE
No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

HENRI LARIN,
PHOTOGRAPHE
18—RUE SAINT-LAURENT—18
MONTREAL

25732



Une Nourriture Concentrée

Est donnée par

LE JOHNSTON'S FLUID BEEF



Voitures d'Enfants!!

Le plus grand choix de voitures d'enfants

DEPUIS \$10 JUSQU'A \$50

CHEZ

Wm. KING & Cie.

652—RUE CRAIG—652

LA PHARMACIE DU PEUPLE **CASTOR FLUID**

On trouvera toujours à cette maison, outre
les remèdes patentés de France, d'Angleterre,
des Etats-Unis et du Canada, toutes les sortes
d'herbages tels que Racines, Feuilles, Ecorces,
Fleurs, Bourgeons, Duvels, etc., etc.
Aussi une grande variété de graines pour
oiseaux, nids et bains.
Une visite est sollicitée.

On devrait se servir pour les cheveux de
cette préparation délicieuse et rafraichissante
Elle entretient le scalp en bonne santé, em-
pêche les peaux mortes et excite la pousse.
Excellent article de toilette pour la chevelure.
Indispensable pour les familles. 25 cents la
bouteille.

HENRY R. GRAY,

Chimiste-pharmacien,

144, rue St-Laurent

ALF. BRUNETTE
2461, rue Notre-Dame, Montréal

VALEUR EXTRA

Chemises en batiste nouveaux dessins, 2
cols et manchettes, à \$1.00—Bas en mérino,
25 cents.

DeLorimier, 1700, Notre-Dame
P. S.—Chemises faites sur commande.

Loterie Nationale!

Les tirages mensuels ont lieu
le troisième mercredi de
chaque mois

\$60,000

SERONT TIRÉS

LE 18 JUILLET PROCHAIN

COUT DU BILLET :

PREMIÈRE SÉRIE..... \$1.00
DEUXIÈME SÉRIE..... 0.25

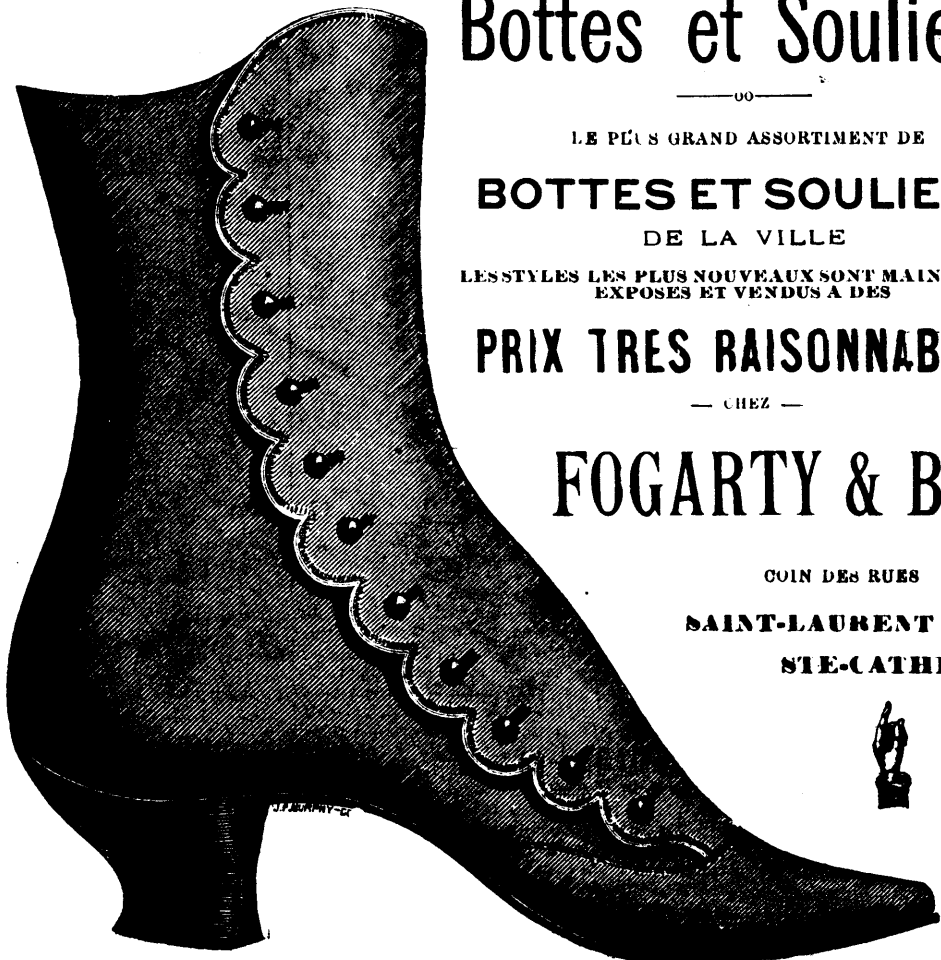
Demandez le Catalogue des prix

S. E. LEFEBVRE,
Secrétaire

No 19, RUE SAINT-JACQUES
MONTREAL

THIS PAPER may be found on file at Geo. F.
Rowell & Co's Newspaper Ad-
vertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising
contracts may be made for in NEW YORK.

Bottes et Chaussures en Mid \$1.00



Bottes et Souliers.

LE PLUS GRAND ASSORTIMENT DE

BOTTES ET SOULIERS
DE LA VILLE

LES STYLES LES PLUS NOUVEAUX SONT MAINTENANT
EXPOSÉS ET VENDUS A DES

PRIX TRÈS RAISONNABLES.

— CHEZ —

FOGARTY & BRO.

COIN DES RUES
SAINT-LAURENT ET
SIE-CATHERINE

Bottes et Chaussures en Mid \$1.00

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 23 juin 1888

L'EXPIATION

PREMIÈRE PARTIE

IV.—L'ÉVASION

SES yeux tombèrent sur le lit : les draps étaient tachés de sang. Il se pencha pour mieux voir : une mare rouge s'étendait sur le parquet, dans la ruelle.

Le docteur voulut appeler, crier : sa langue était paralysée et les sons s'étouffaient dans sa gorge. Mille pensées le harcelaient à la fois. Son visage affreusement livide avait une expression indéfinissable. Il se sentait défaillir et, portant ses deux mains à son front mouillé d'une sueur glacée, il le serra convulsivement comme pour empêcher ses tempes d'éclater.

Le délire s'allumait dans son regard. Machinalement il plongea les yeux dans la glace. Il crut voir un spectre, puis s'enfuit dans le jardin.

Où allait-il ? Lui-même n'aurait pu le dire. A peine eut-il dépassé la porte d'entrée de la maison que la fraîcheur de l'air le saisit ; il poussa un gémissement ; ses forces l'abandonnèrent, il s'évanouit et tomba.

Dans sa chute, sa tête heurta un angle du parapet de pierre qui lui fit une profonde blessure. Le sang inondait son visage. Il demeura inanimé.

Un quart d'heure après, une voix vibrante résonna dans le chemin à proximité de la maison blanche. Deux chèvres vinrent s'arrêter devant la haie qu'elles broutèrent. Une femme brune, courte, vive, portant un petit mouchoir rouge planté derrière la tête, les pieds nus, la main battant indifféremment d'une gaule les cailloux plats, suivait la route en chantant un de ces couplets du pays dont l'allure reproduit si bien le caractère de la population. La voix se rapprochait, tandis qu'un écho hissait le refrain. A vingt pas derrière la femme marchait un grand gaillard maigre et hâlé.

La femme s'était retournée en faisant à son compagnon une moue dédaigneuse.

—Je ne te crois pas, railla-t-elle.

—Tu es plus têtue, Tonia, que la mule de l'oncle Zurita qui tient la tête baissée jusqu'à ce qu'elle prenne racine.

L'homme avait à peine achevé cette saillie qu'ils poussèrent tous deux une exclamation. Ils venaient d'arriver devant la maison, et leurs regards étaient tombés sur le corps sanglant du docteur qui gisait devant sa porte, sans mouvement. Ils coururent vers lui et se penchèrent pour le reconnaître.

—Dieu nous assiste ! C'est le docteur Herbin ! Il est mort !

L'homme le souleva. La femme s'était mise en devoir d'étancher le sang.

—C'est singulier, dit-elle. Comment se fait-il

qu'on l'ait laissé là ? Il faut l'emporter.

—Va donc, entre dans la maison et prévien la senora.

Tonia obéit. Quelques instants après elle accourait, pâle, défaite, tremblante.

—Il n'y a personne, dit-elle avec épouvante. Tout est sans dessus dessous. Je vois du sang partout.

L'homme laissa retomber le corps qu'il soutenait.

—Ne nous occupons pas de ce qui ne nous regarde pas s'exclama-t-il, et allons prévenir le maire et le curé. La justice seule a le droit de se mêler de cela. Viens vite !

Ils s'éloignèrent en hâtant le pas.

DEUXIÈME PARTIE

I

DEUX PETITES TÊTES BRUNES

Debout, devant son chevalet, le pouce passé

—Je serai de retour pour cette époque.

Horace pivota brusquement sur ses talons.

—Nous quitter ! s'exclama-t-il. Vous n'y songez pas ?

Le vieillard fit un geste d'ennui.

—Il y a quinze jours, répondit-il, que je suis à Madrid et je ne veux pas que le spleen me gagne.

—Je respecte votre volonté, mon cher père, repartit le peintre en s'avancant vers lui, mais je regrette de ne pouvoir vous accompagner. Je n'aurai en travaillant sans relâche, achevé mon tableau que trois ou quatre jours avant le délai extrême à Paris, et les commissaires de l'Exposition n'accorderont pas vingt-quatre heures de grâce aux retardataires. Votre départ attristera Virginie autant que moi.

—Je l'emmènerai.

Vous nous sépareriez donc ?

—Tu as raison, je partirai seul.

Le peintre déposa son pinceau et sa palette, et gardant son appui-main sous le bras, il prit place sur un escabeau, à côté de son interlocuteur.

—Voyons, dit-il avec une inflexion de tendresse ; loin de nous, que trouverez-vous ?

—Le vide, je le sais, mais...

—N'êtes-vous pas indépendant ? Quelle volonté d'autrui peut enchaîner ou modifier la vôtre ? Vous n'ignorez pas le chagrin que nous causerait votre éloignement.

Le vieillard prit affectueusement une des mains d'Horace et la serra dans les siennes.

—Tu m'aimes donc bien ? dit-il.

—Nous serions des ingrats. Virginie et moi, s'il y avait place dans notre cœur pour un autre sentiment.

—Tu ne veux pas que je fasse ce voyage ?

—Attendez au moins que mon tableau soit expédié. Nous partirons tous ensemble. J'ai d'ailleurs besoin de vos conseils.

—Tu sais que je ne suis pas artiste.

—Dites que vous n'êtes pas peintre. Mais qui connaît mieux que vous les maîtres et les écoles ? Qui sait mieux que vous apprécier un raccourci, une ombre portée ? Qui peut me corriger plus sûrement, avec une sévérité plus désintéressée ? Qui se préoccupe plus sincèrement de ce que vous appelez quelquefois mes succès ?

—Flatteur ! Ce n'est pas lorsque l'on est comme toi l'héritier incontesté de Zurbaran, que l'opinion d'un profane comme moi peut être utile. Tu as battu Madrazo l'année dernière à Séville, tu le battras cette année à Paris.

—Madrazo est une des

gloires de l'école espagnole. L'indulgence d'un jury trop complaisant pour moi ne doit pas me rendre présomptueux.

—Tout Madrid n'a qu'un avis sur ta supériorité.

Il y eut une pause. Le lorgnon du vieillard continuait à se fixer sur la toile.

—As-tu fait choix, dit-il, d'un modèle pour ta figure principale ?

L'artiste sourit.

—N'ai-je pas, répondit-il, tous les jours sous les yeux la plus correcte et la plus admirable des têtes de madone ? Velasquez et Herrera m'auraient envié ce bonheur.

—Toujours enthousiaste lorsqu'il s'agit de ta sœur ! Mais Virginie a-t-elle acquiescé ?

—Pas encore.

—Et en attendant tu ébauches d'autres esquisses.



Un soir, on avait trouvé, flottant sur l'eau de cet étang, le cadavre de sa femme.—(Voir page 10, col. 2.)

dans sa palette, le bras sur l'appui-main, le pinceau légèrement écarté de la toile qu'il contemplait avec complaisance, Horace Stone était plongé dans une rêverie muette, lorsqu'un bruit de pas lui fit tourner la tête. Il eut un sourire de satisfaction et se remit au travail.

Celui qui venait d'entrer était un vieillard dont la démarche et la physionomie révélaient la distinction. Il était grand et raide. Ses cheveux blancs, son maintien noble lui donnaient cet air de dignité qu'inspire la vénération. Il s'assit dans un fauteuil, à quelque distance du peintre et portant son lorgnon sur ses yeux, il considéra le tableau.

—Quand comptes-tu avoir fini ? demanda-t-il avec un accent britannique très prononcé.

—Dans deux mois je suppose, répondit l'artiste sans s'arrêter.

Le vieillard désigna, dans un coin de la toile, deux petites tête; exactement pareilles.

Horace rougit.

— Une distraction, fit-il avec embarras.

— Virginie a plus de douceur dans le regard.

— C'est que ses yeux bleus ont la teinte du ciel de Naples et que le blond d'or de sa chevelure met en relief la délicatesse de son teint.

— Ce qui n'empêche pas d'avoir tout l'éclat de coloris d'une Espagnole.

Le vieillard s'était levé et rapproché du tableau.

— Cette petite tête brune si expressive, interrogea-t-il, est-elle une création ou un souvenir ?

— L'un et l'autre !

— Une copie ?

— En effet.

— Et quel est le nom de cette jeune fille, qui est vraisemblablement madrilène ?

— Je ne la connais pas, ou, pour parler plus sincèrement, je ne lui ai pas été présenté. Je n'ai fait que la voir de loin dans sa loge au Théâtre-Royal.

— Tu as bonne mémoire.

— Défaut de peintre. Raphaël n'a-t-il pas dit : savoir, c'est voir ?

Le vieillard se rassit et, secouant doucement la tête avec un air d'incrédulité.

— Tu sais, mon cher Horace, que je suis quaker et que j'aime la vérité. Va donc droit au but, car tu me caches quelque chose.

Horace eut un tressaillement.

— Quoi donc ? dit-il en tâchant de jouer l'indifférence.

— Tu ne m'avoues pas tout ce que tu sais de l'original de cette étude.

Le peintre laissa tomber son appui-main et le ramassa pour se donner une contenance.

— Tu as vingt-deux ans, mon ami, reprit le vieillard. Tu es libre de tes actions et je sais d'avance que tu ne songeras jamais à faire mauvais usage de cette liberté.

— Mon père...

— Ne te défends pas. Ce serait t'accuser. Je n'ai d'ailleurs aucun droit à tes confidences.

— Et qui en aurait plus que vous ? N'est-ce pas à vous que nous devons tout, Virginie et moi ? N'est-ce pas vous qui nous avez sauvé la vie ?

— Ne parlons point du passé, mon cher Horace. Tu n'ignores pas tous les souvenirs de tristesse qu'il peut réveiller dans mon cœur. Ce que j'ai fait pour vous deux, j'en ai été récompensé par toi et ta sœur avec usure.

— Notre dette est trop grande pour que nous puissions l'acquitter jamais.

— N'est-ce pas l'acquitter admirablement, que de me rendre heureux de tes succès... Mais je m'aperçois que tu t'entends à merveille à changer le sujet de la conversation. Ne rougis pas. Je t'aime trop, tu le sais, pour qu'il me soit possible de ne pas me préoccuper de tout ce qui touche à ton bonheur. Écoute donc. Je ne ferai pas un long sermon. Aime, mon ami, il n'est rien de plus beau et de plus grand que l'amour lorsqu'il est pur. Mais que celle à qui tu veux unir ta destinée soit digne de toi.

Le quaker se tut. Puis aussitôt après, il se leva automatiquement et prenant la main de l'artiste :

— Adieu, Murillo, dit-il avec enjouement. A bientôt ! Préviens ta sœur que j'ai changé d'avis. Je ne partirai pas et je dînerai avec vous ce soir.

Sir Richard Stone était le dernier descendant d'une ancienne famille anglaise, originaire du comté de Leicester, qui avait embrassé au milieu du XVIIe siècle la doctrine nouvelle du quakerisme, prêchée par Georges Fox, cordonnier de Drayten, et s'était embarqué avec lui pour l'Amérique du Nord, où Guillaume Penn leur donna l'immense territoire connu aux Etats-Unis sous le nom de Pennsylvanie. De père en fils les Stone s'étaient acquis, sur les bords du lac d'Erié, un renom de vertu et de bonté. Pendant deux cents ans cette réputation avait grandi de génération en génération, et les biens qu'ils possédaient étaient d'épargne en épargne devenus immenses.

Seul héritier de cette fortune colossale, sir Richard avait conservé toute l'austérité de ses aïeux et employait exclusivement à faire le bien les richesses presque incalculables qu'il avait recueillies à la mort de son père. Très réservé, très grave, vieux, pour ainsi dire, avant d'être jeune,

il avait eu d'abord l'intention de se vouer au célibat, mais ses nombreux amis lui avaient représenté qu'il ne pouvait laisser s'éteindre une famille qui avait une mission à remplir en perpétuant l'œuvre de Fox.

Sir Richard avait déjà quarante ans lorsqu'il épousa une jeune Canadienne d'origine française. Un jour, quelques mois après son mariage, il fit dans la capitale de Pensylvanie, la rencontre d'un Espagnol très entendu aux affaires, qui lui soumit un plan merveilleux d'exploitation des produits de la contrée. Il s'était associé avec cet étranger qui avait peu à peu capté toute sa confiance. Facile à tromper comme le sont fréquemment les hommes probes, sir Richard abandonna bientôt l'entière gestion de l'entreprise à celui qui en avait été le promoteur. Les premières opérations avaient été couronnées de succès et tout marchait avec la plus parfaite régularité, lorsqu'un événement imprévu vint mettre en péril les capitaux considérables engagés dans cette affaire. Des difficultés douanières suscitées par le Canada, voisin de la Pensylvanie, et par l'Angleterre menaçant de paralyser tout le commerce des Etats-Unis, et principalement des Etats limitrophes de la région des Grands-Lacs.

Sir Richard, qui possédait de puissantes relations à l'étranger, résolut de se rendre lui-même à Québec et à Londres, pour s'y concilier des influences, en vue de combattre les projets hostiles à ses intérêts. Sa jeune femme, qui était sur le point de combler tous ses vœux en lui donnant un héritier, ne put l'accompagner. Lorsqu'il revint, plusieurs mois après, ses serviteurs lui apprirent en même temps deux catastrophes. Son habitation de Erié-City était entourée d'un vaste parc, au fond duquel il y avait un étang peuplé d'oiseaux. On lui rapporta qu'un soir on avait trouvé, flottant sur l'eau de cet étang, le cadavre de sa femme. S'était-elle noyée ou sa mort était-elle due à un crime ? Les investigations faites à cet égard n'avaient pas permis de découvrir la vérité. Seulement on ajoutait que quelques jours après cet événement, et au moment où la justice avait ouvert une enquête malheureusement restée infructueuse, l'Espagnol avait disparu. Sir Richard n'eut pas de peine à se convaincre, par un simple examen des livres, que son associé avait emporté une grande partie des fonds et laissé les affaires dans un désordre qui accusait une fourberie préméditée de longue main, et poursuivie avec une astuce presque incroyable.

Pendant plusieurs jours, il s'enferma dans ses appartements, ne voulant voir personne. Lorsqu'il sortit pour la première fois, le jardinier le vit traverser le parc et demeurer longtemps devant l'étang, les bras croisés. Tous ses serviteurs se persuadaient qu'il ne survivrait pas à son chagrin.

Un soir, il fit venir son intendant et lui demanda toutes les clefs de l'habitation. Ensuite il se retira dans la chambre occupée autrefois par l'Espagnol. La fenêtre resta éclairée toute la nuit et le jardinier put se convaincre que son maître avait veillé jusqu'au matin.

De bonne heure, sir Richard manda l'intendant, qui resta stupéfait de voir le parquet de la chambre jonché de lettres déchirées.

— Je pars aujourd'hui même pour un long voyage en Europe, dit le quaker, j'irai vraisemblablement à Londres, à Paris, à Madrid et peut être ailleurs. Vous m'enverrez aux adresses que je vous indiquerai successivement les fonds qui vous seront remis, par mon fondé de pouvoirs, Harrisburg, chargé désormais de régler mes affaires. Vous prendrez vous-même la direction de cette propriété et de ses dépendances. Je vous mets à la tête de tout ce qu'il y a ici ; car je sais que vous êtes probe. Si vous apprenez la nouvelle de ma mort et si les recherches que vous ferez, dans ce cas, la confirment, vous ouvrirez mon testament que voici. Je ne vous ai pas oublié dans mes dernières volontés, ni vous, ni aucun de ceux qui m'ont servi loyalement.

Le même soir, sir Richard était parti. Pendant trois ans, il avait parcouru l'Europe ; mais la mélancolie l'avait suivi partout. Quelquefois des idées de suicide traversaient son esprit :

— Me tuer ? disait-il alors, au sortir d'une longue rêverie. L'homme n'a pas ce droit. Dieu et la raison lui défendent de commettre cette

lâcheté. D'ailleurs, ne dois-je pas retrouver l'infâme qui m'a volé et savoir par lui la vraie cause de la mort de ma femme ?

Sir Richard était excentrique, comme beaucoup de ses compatriotes. Pour voyager plus commodément, il s'était fait fabriquer sur un modèle qu'il avait dessiné lui-même, une chaise de poste dans laquelle il avait aménagé la place d'un canapé-lit et d'une petite bibliothèque contenant ses classiques favoris ; Horace, Plutarque, Tite-Live, quelques poètes anglais et américains : Shakespeare, Longfellow, Tennyson, Shelley, Addison. Pour éviter les retards, il avait un yacht qui longeait les côtes et l'attendait aux escales désignées d'avance, lorsqu'il avait à faire une traversée par eau. Il avait ainsi non seulement visité, mais en quelque sorte fouillé toute l'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande, le pays de Galles, les îles de la Manche, le nord et le centre de la France. Son yacht l'avait rejoint à Saint-Nazaire, et l'avait transporté jusqu'au fond du golfe de Gascogne, près de l'embouchure de la Bidassoa. Là il avait trouvé au débarquement sa chaise de poste où il s'était installé. Puis il avait dit au cocher, habitué à sa bizarrerie, d'aller tout droit devant lui. S'enfonçant alors dans un coin de la voiture, il avait pris un volume de Tite-Live s'était mis à lire.

Ses yeux étaient attachés sur la page où l'historien latin raconte les événements qui amenèrent l'abolition du décemvirat à Rome et qui accompagnèrent la mort de la jeune fille tuée par son père, le centuron Virginus. Tout à coup la chaise de poste s'arrêta brusquement et le cocher jeta un cri de surprise et d'effroi. La route était déserte en cet endroit où commençaient les gorges des Pyrénées. Sir Richard saisit un pistolet accroché à la bibliothèque, puis flegmatiquement il passa la tête par la portière et demanda ce qui se passait.

— Une chose inexplicable. Il y a là deux enfants morts.

L'Anglais, quittant subitement son indifférence, descendit :

— Où sont-ils ? dit-il avec émotion.

— Là, sur le bord du chemin, attaché à cet orme. Sir Richard se précipita vers l'arbre et se pencha sur les enfants :

— Ils ne sont pas morts ! s'écria-t-il avec joie.

Un papier déplié était cloué au-dessus de leur tête sur le tronc de l'orme. Il le lut vivement.

— Passant : ces deux enfants sont orphelins. Ils sont nés en Espagne. Ne t'occupe pas d'en savoir davantage. Protège-les, si tu le veux ; emmène-les au bout du monde, si tu en as envie."

Le quaker demeura pensif, contemplant avec pitié ces deux petits êtres, debout côte à côte contre l'arbre auquel ils étaient liés par une grosse corde. Les enfants avaient la tête baissée sur la poitrine et leurs joues portaient encore les traces de larmes abondantes. Fatigués de pleurer, ils s'étaient endormis. L'un était un petit garçon d'environ six ans ; l'autre, une petite fille, un peu plus jeune.

Depuis la veille, l'idée du suicide obsédait de nouveau l'esprit de sir Richard. Quelles que fussent ses raisons de tenir encore à la vie, sa logique et sa foi faiblissaient par moments. Il avait en quelques jours auparavant, à la table d'hôte de Saint-Nazaire, une longue conversation sur les philosophes pessimistes de l'Allemagne et il se demandait si vraiment la vie vaut la peine de vivre. La vue des deux enfants changea tout à coup le cours de ses pensées. Son cœur s'émut. Il se mit en devoir de dénouer les liens, mais ils étaient trop fortement serrés et il dut les couper.

Les enfants s'étaient réveillés. Ils eurent peur. D'un geste de tendresse, sir Richard les rassura.

— Ne craignez rien, leur dit-il en les caressant. Je ne vous veux que du bien, pauvres petits. Comment vous trouvez-vous ici ?

Le petit garçon semblait seul en état de répondre ; après avoir longtemps regardé l'étranger, et voyant qu'il ne lui faisait pas de mal, il dit, dans son langage naïf qu'il s'appelait Louis et sa sœur Claudie. Ce fut tout ce que l'on put tirer de lui.

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 23 juin 1888

PAULINE

DEUXIÈME PARTIE

LA MAISON MAUDITE—(Suite)

XXIX

Dès le premier regard, il fut péniblement frappé de la pâleur d'Hector, dont le visage défait et les yeux rouges et encore humides exprimaient une immense tristesse.

—Mon Dieu, mon cher enfant, qu'avez-vous donc ? s'écria-t-il, et quel malheur vous frappe ? Quelle mauvaise nouvelle venez-vous m'apprendre ?...

—Dites, mon ami... répondit Hector en tendant à M. d'Hérouville la lettre du vieux valet de chambre.

Le marquis dévora cette lettre.

—Ah ! mon cher enfant, fit-il ensuite, personne mieux que moi ne comprend et ne partage votre douleur !... J'avais pour votre excellent oncle autant d'affection que de respect !... Je ne puis que vous répéter, comme le digne serviteur qui vous écrit : Partez bien vite, et fasse le ciel que vous n'arriviez pas trop tard !...

—Et Mathilde ?... balbutia le comte, Mathilde qu'il me faut quitter presque à la veille du jour où j'espérais la posséder pour jamais... Ne la verrai-je pas avant de m'éloigner d'elle ?...

—Vous la verrez, mon enfant, dit Tancredi, et vous puiserez dans l'assurance de sa ferme et naïve tendresse le courage et la force dont vous avez besoin. Allez tout disposer pour le départ, envoyez chercher des chevaux et descendez de votre chaise de poste devant l'hôtel. Mathilde sera prévenue et prête à vous recevoir.

Deux heures après ce court entretien, Hector appuyait ses lèvres tremblantes sur le front rougissant de sa fiancée, et remontait ensuite dans la voiture qui l'emportait vers les domaines du vicomte de Reilly. La semaine suivante, Tancredi recevait du jeune homme une lettre touchante. Le paralytique, en voyant arriver auprès du lit de douleur où il s'éteignait, son neveu bien-aimé, avait ressenti une joie si vive que son corps moribond s'était vu en quelque sorte galvanisé... Il avait trouvé la force de soulever son bras roidi et d'appuyer sa main défaillante sur le front d'Hector, pour une bénédiction suprême. Ensuite il était retombé comme une masse inerte, sans mouvement et sans connaissance. M. de Rieux, atterré, avait cru d'abord que le vieillard venait d'exaler son dernier souffle. Il se trompait. Le médecin présent à cette crise s'était empressé de déclarer que le vicomte de Reilly vivait encore et que, selon toute apparence, sa lente agonie se prolongerait pendant quelques jours, peut-être même pendant quelques semaines. L'union d'Hector et de Mathilde se trouvait donc, par la force des choses, indéfiniment reculée. Tandis que ces obstacles inattendus venaient entraver un mariage désiré si vivement, et si convenable sous tous les rapports, le marquis d'Hérouville se rendait chaque après-midi à l'hôtel du vieux duc de la Roche-Lambert, frappé, comme M. de Reilly, d'une attaque de paralysie, à la suite du dénouement funeste de ce bal auquel nous avons fait assister nos lecteurs. Au grand étonnement des plus illustres docteurs de la Faculté de Paris, le danger immense signalé par eux dans l'origine, disparaissait de jour en jour et pour ainsi dire d'heure en heure. Le duc reprenait ses forces ; la vigueur de sa constitution triomphait des atteintes d'un mal presque toujours indomptable, et qui s'acharne sur sa proie comme les serpents de Ténédos enlaçant Laocoon et ses fils. Le marquis d'Hérouville se faisait inscrire, demandait des nouvelles du vieux gen-

tilhomme, et témoignait sa joie en présence de résultats si heureux et si inespérés. Enfin un jour, le valet de chambre de M. de la Roche-Lambert avertit Tancredi que la consigne des médecins serait levée pour lui le lendemain, et que le duc se trouverait heureux de le recevoir pour le remercier d'une sollicitude et d'un intérêt exprimés avec tant de persévérance et de chaleur. Le lendemain, en effet, le marquis d'Hérouville fut admis dans la chambre à coucher de M. de la Roche-Lambert. La première partie de l'entretien des deux gentilshommes serait sans aucun intérêt pour nos lecteurs, mais la seconde devant amener l'une des plus poignantes catastrophes de ce récit, nous ne pouvons le passer sous silence.

—Mon cher marquis, demanda le duc après avoir rappelé l'incendie dont les suites pouvaient être si funestes, est-il à votre connaissance que madame la marquise d'Hérouville ait perdu quelque bijou précieux au milieu de l'effroyable désordre causé par cette catastrophe ?...

—Je n'ai rien entendu dire de semblable, répondit Tancredi.

—Ah ! fit le vieillard d'un air étonné. J'aurais cependant cru le contraire.

—Me permettez-vous, monsieur le duc, de vous demander pourquoi ?...

—Sans aucun doute, et je vais m'empresser de vous satisfaire. Quatre ou cinq jours après la nuit terrible qui pouvait mettre en deuil Paris et la France entière, d'habiles ouvriers, sous la direction et sous la surveillance de mes gens, ont enlevé les débris informes provenant de la galerie incendiée. Au milieu des cendres de cette ruine, on a trouvé un certain nombre de diamants, de perles, de rubis, et même de bijoux restés entiers, malgré la violente et dévorante action des flammes. Ces pierreries et ces bijoux m'ont été fidèlement remis. Je les examinai hier avec soin, et j'avais cru reconnaître, gravées sur l'or d'un bracelet garni de gros diamants, les armes de votre maison. Les d'Hérouville, si j'ai bonne mémoire, portent de gueules, aux trois merlettes de sable...

—Vous ne vous trompez pas, monsieur le duc.

—L'or du bracelet dont je vous parle est noirci, reprit le vieillard. Les creux et les reliefs de la gravure se sont quelque peu effacés dans le brasier, mais cependant l'écusson, surmonté de la couronne de marquis, reste parfaitement visible.

—Vous m'étonnez plus que je ne saurais le dire, monsieur le duc, s'écria Tancredi.

—Vous plairait-il d'examiner vous-même ce bijou ?...

—J'allais vous le demander.

M. de la Roche-Lambert frappa sur un timbre et dit au valet de chambre qui se présenta :

—Apportez moi le coffret renfermant les pierreries et les matières précieuses trouvées dans les débris de la galerie.

Le valet posa sur les genoux du vieillard un petit coffret d'acier, d'un curieux travail, et dont l'origine remontait évidemment au quatorzième siècle. Le duc l'ouvrit ; il y prit un bracelet complètement oxydé par les flammes, et il le présenta à M. d'Hérouville en lui disant :

—Voyez et jugez.

Tancredi tressaillit. Il n'avait besoin ni d'un examen approfondi, ni même d'un second regard, pour reconnaître un de ses joyaux de famille, d'autant plus facilement reconnaissable que le juif Samuel Love s'était servi des montures anti-ques pour enchasser les diamants faux fournis par lui à la marquise d'Hérouville. Ces montures ne représentaient en réalité que la valeur intrinsèque de l'or, et cette valeur était peu de chose.

—Eh ! bien ? demanda M. de la Roche-Lambert à qui l'étonnement et l'émotion de Tancredi n'échappèrent point.

—Eh bien, monsieur le duc, ces armes sont en effet les miennes, et ce bracelet appartient véritablement à madame d'Hérouville, à qui je l'ai donné ainsi que tous les autres bijoux de famille.

—Et madame la marquise ne vous a point parlé de cette perte ? continua le vieillard.

—Elle ne m'en a pas dit un seul mot.

—C'est bizarre... car enfin, comment admettre que la disparition d'un joyau de cette importance ait passé inaperçue aux yeux de madame la marquise ?...

—C'est tout à fait inadmissible, et ma femme ; j'en suis convaincu, sait à merveille que ce bracelet manque à ses écriens...

—Mais alors pourquoi ce silence ?

Tancredi réfléchit pendant un instant.

—Je crois avoir trouvé le mot de l'énigme... dit-il ensuite en souriant.

—Et ce mot ?

—Le voici : la marquise connaît mon culte pour ces bijoux, bien moins à cause de leur valeur intrinsèque, dont je me soucie médiocrement, que parce que je les regarde en quelque sorte comme des reliques. Ils viennent en effet de ma mère, à qui mon aïeule, ma bisaïeule, ma trisaïeule, les avaient transmis. Ces cailloux brillants sont pour moi de vivants souvenirs du passé. La marquise le sait, je le lui ai dit plus d'une fois. Elle n'a pas voulu m'affliger en me révélant une perte qu'elle devait croire irréparable... Tenez pour certain, monsieur le duc, que son silence n'a pas d'autre motif...

—Vous devez être dans le vrai... répliqua le vieillard, et cette admirable discrétion à votre égard fait le plus grand éloge du cœur de madame d'Hérouville.

—Ah ! s'écria Tancredi avec feu, le cœur de ma femme est un trésor !... il réunit en lui seul toutes les adorables délicatesses !... il est une source inépuisable de tous les sentiments purs et divins !... Madame d'Hérouville est un ange, et bien souvent, je vous le jure, je me persuade qu'elle a de blanches ailes aux épaules, et qu'elle les cache par modestie...

—Reprenez donc ce qui lui appartient, dit le vieillard, et puisque sur cette terre les anges portent des diamants, rendez ceux que voici à l'ange que vous possédez.

Tancredi prit le bracelet et répondit avec effusion :

—Mille fois merci, monsieur le duc ; la marquise d'Hérouville sera bien heureuse non d'avoir retrouvé ce bracelet, mais de penser qu'un vif chagrin m'est évité par vous !...

XXX

En quittant le duc de la Roche-Lambert, Tancredi donna l'ordre à son cocher de le conduire chez le joaillier Boëhmer auquel le procès du collier de Marie Antoinette devait donner, quelques années plus tard, une si grande célébrité. Boëhmer était le fournisseur en titre du marquis d'Hérouville et de la duchesse de Randan. Tancredi avait l'intention de faire remettre à neuf et de remplacer au besoin la monture du bracelet, complètement oxydé, nous le savons, et gravement détériorée par son séjour dans une véritable fournaise... Il se promettait de déposer ensuite d'une façon mystérieuse le précieux bijou sur la toilette de Pauline et de jouir de la surprise et de la joie de la jeune femme au moment où ce joyau, qu'elle croyait à tout jamais perdu, frapperait ses regards à l'improviste... Le marquis ne trouva point son joaillier. Boëhmer, appelé à Versailles par la dauphine, était absent depuis le matin et ne devait revenir que deux jours après. Tancredi expliqua le but de sa visite au premier commis et lui laissa le bracelet en lui recommandant de veiller à ce que la plus grande diligence fût apportée à ce travail de restauration.

—Nous ferons de notre mieux pour satisfaire monsieur le marquis... répondit l'employé ; mais, si grand que soit le zèle de nos ouvriers, il faudra néanmoins un peu de temps.

—Combien ?

—Une quinzaine de jours...

—Soit ; mais pas davantage, je l'espère...

—Monsieur le marquis peut compter sur notre exactitude... Aussitôt la besogne achevée, j'aurai l'honneur de porter moi-même le bracelet à l'hôtel de monsieur le marquis...

Tancredi réfléchit pendant un instant, puis il répliqua :

—Je vous prie de n'en rien faire... Gardez ce joyau... Je viendrai le prendre ici dans quinze jours.

—C'est chose convenue, et nous nous conformerons d'une manière absolue aux intentions de monsieur le marquis.

M. d'Hérouville quitta l'établissement de Boëhmer et regagna la rue Saint-Dominique... Tandis

que se succédaient les événements ou plutôt les incidents que nous avons placés sous les yeux de nos lecteurs dans le cours des chapitres qui forment la première partie de ce livre, le sombre hiver avait pris la fuite, emportant avec lui le vent de bise et les frimas. Le joyeux mois d'avril commençait ; le printemps se montrait précocement ; les premières fleurettes ouvraient leurs calices sur le tapis d'émeraude des gazons reverdis ; les arbustes livraient leurs naissants panaches au souffle des brises attiédies et les bourgeons des grands arbres éclataient, gonflés par la sève. Nous le savons depuis longtemps, la chose du monde que Pauline aimait le plus, après son mari et ses enfants, c'était la campagne... La société patricienne à laquelle appartenait madame d'Hérouville avait remplacé, par les abstinences et les mortifications du Carême et du temps de Pâques, les brillantes fêtes du carnaval, et d'ailleurs Mathilde, devenue très-sérieuse, pour ne pas dire un peu triste depuis le départ de son fiancé, préférait de beaucoup l'intérieur de sa famille et même la solitude absolue aux réunions mondaines. Nous parlons seulement pour mémoire de Paul et d'Armand, les fils de la marquise... Il nous semble superflu d'affirmer que ces deux enfants considéraient l'espace et la liberté des champs comme l'idéal du parfait bonheur... Nous n'étonnerons donc personne en affirmant que lorsque Tancrède, le jour même de sa visite au joyaillier Boëhmier, fit à Mathilde et à la marquise la proposition d'aller se fixer au château de Port-Marly et d'y rester jusqu'au retour du comte de Rieux, cette proposition fut accueillie avec un véritable enthousiasme par tous les intéressés. Le départ eut lieu dès le lendemain.

Le pavillon de la glacière avait été reconstruit pendant l'hiver, et madame d'Hérouville se sentit heureuse, en arrivant, de n'avoir sous les yeux aucune trace matérielle qui pût lui rappeler la triste visite de Lascars. Le pays jouissait, du reste, d'une tranquillité profonde. On n'entendait parler depuis quelques mois ni de pillage ni d'incendie ; pas le plus petit vol à main armée commis soit dans une habitation, soit sur la grande route, ne venait épouvanter les esprits ; la bande invisible qui, l'année précédente, répandait la dévastation et l'effroi sur les rives de la Seine, avait quitté la contrée, cela semblait certain, puisqu'elle ne se manifestait point par des méfaits ; enfin, les paysans les plus craintifs commençaient à se rassurer et se hasardaient, sans trop de frayeur, à sortir de leurs maisons après le coucher du soleil. Cette sécurité apparente ne ressemblait elle point à ces calmes trompeurs qui précèdent les plus terribles convulsions de la nature ? Les bandits de Joël Macquart, les hôtes du Moulin-Rouge, les Pirates de la Seine, en un mot, avaient-ils véritablement abandonné leur repaire ?... Voilà des questions d'une importance toute particulière auxquelles nous allons répondre en un très-petit nombre de lignes... C'était, hélas ! une sécurité menteuse que celle des habitants de Bougival, de Port-Marly et des environs... Le Moulin-Rouge conservait plus que jamais ses hôtes sinistres, et les Pirates de la Seine ne songeaient ni à se convertir ni à racheter, par une existence désormais irréprochable, les sanglantes erreurs d'un passé criminel. Ces misérables, il est vrai, ne donnaient aucun signe de vie ; ils se conduisaient honnêtement, du moins en apparence, et paraissaient n'avoir qu'une seule préoccupation, celle de se faire oublier, ce à quoi ils réussissaient le mieux du monde. Voici le motif de ce changement si absolu dans leurs habitudes : Le baron de Lascars, l'automne précédent et la veille du jour où il devait partir pour Paris, afin d'y revêtir le nom et l'individualité du vicomte de Cavaroc et d'arriver, par les moyens que nous connaissons, à réaliser ses détestables projets, s'était entouré de tous les pirates dans la grande salle du Moulin-Rouge, et, à la fin d'un souper qu'il n'avait point laissé dégénérer en orgie, il leur avait tenu ce langage :

— Demain, camarades, je me sépare de vous...

Un murmure d'étonnement, d'improbation, presque de révolte, ayant interrompu le cours de ces paroles, Lascars s'était empoussé de poursuivre :

— Je vous quitte, mais c'est afin de veiller à

nos intérêts communs ; c'est afin de nous préparer, pour un très-prochain avenir, des succès sûrs et d'immenses bénéfices... Ma pensée, d'ailleurs, reste avec vous, ma sollicitude veille avec vous et vous allez en avoir la preuve... D'abord, en mon absence, j'investis de l'autorité suprême Liseron, mon lieutenant... Il connaît mes volontés absolues ; je le charge de les faire respecter et je vous enjoins de lui obéir comme vous m'obéissez à moi-même... Acceptez-vous Liseron pour chef ?

Toutes les voix, sauf une seule (celle de Patte-Poule), avaient répondu :

— Nous acceptons.

— Jurez-vous de lui obéir ?

— Nous le jurons...

— C'est bien ! Souvenez-vous qu'il a l'ordre de maintenir à tout prix la consigne dont il est le dépositaire et de brûler, sans hésitation, la cervelle à celui qui tenterait de la violer !

Cette consigne la voici. Il vous est défendu, de la manière la plus positive et la plus explicite, non-seulement de vous livrer au brigandage accompagné de violence, mais encore de commettre le plus petit acte de déprédation. Comprenez moi bien, camarades, je vous ordonne formellement d'être honnêtes jusqu'à mon retour.

L'un des bandits murmura d'une voix chagrine :

— Être honnêtes, c'est bigrement difficile !

— Qu'en savez-vous ? répliqua Lascars. Vous n'avez jamais essayé !

Un éclat de rire général accueillit cette réponse et prouva combien le chef venait de frapper juste. Lorsque l'hilarité bruyante des Pirates de la Seine se fut un peu calmée, le prétendu Joël Macquart continua :

— Prenez bonne note que je ne me contenterai pas d'une probité de pacotille, il me faut quelque chose de complet ; j'exige des vertus de premier ordre... Ainsi, par exemple, si l'un de vous, marchant sur la route derrière un passant, s'aperçoit que ce passant laisse tomber sa bourse, je veux qu'il la ramasse à l'instant et qu'au lieu de la mettre dans sa poche, comme cela lui semblerait naturel, il crie au légitime possesseur : « Eh ! bonhomme, arrêtez-vous donc ! voilà que vous perdez votre argent ! » Est-ce compris, camarades ? Est-ce convenu ?

— Oui, capitaine, répondit l'un des pirates, et, quoique la chose paraîsse baroque au premier coup d'œil, puisqu'il faut qu'elle se fasse, elle se fera... Seulement, il y a une difficulté...

— Laquelle ?

— Nous ne sommes pas des rentiers, vous le savez aussi bien que nous... Comment vivre si nous supprimons notre gagne-pain ? La probité n'est pas nourrissante ! nous aurons, en moins de huit jours, le ventre creux comme une outre vide et les dents plus longues que des vieux chevaux...

— Eh ! de quoi diable vous inquiétez-vous là ! s'écria Lascars. Est-il donc besoin de vous dire que je me charge de tout ? Chaque semaine Liseron recevra la somme nécessaire pour vous faire vivre dans l'abondance en même temps que dans le repos, et je compte bien, à mon retour, trouver les plus maigres d'entre vous pourvus d'un embonpoint monacal.

Il était impossible de lever la difficulté d'une façon plus triomphante. Les Pirates de la Seine envisagèrent sans trop d'épouvante la perspective de grasse oisiveté qui leur était offerte. Ils s'engagèrent par les serments les plus solennels à vivre comme de petits saints, et Lascars partit pour Paris en emportant leur promesse. Nous l'avons dit un peu plus haut, l'engagement pris avait été tenu par eux de la manière la plus scrupuleuse. A différentes reprises, pendant le cours de l'hiver, le prétendu Joël Macquart se rendit à Bougival incognito et descendit au *Cabaret Rouge* gouverné par Sauvageau sous le nom de *Caillebotte*. Un signal convenu d'avance avertissait Liseron. Le lieutenant se hâta de traverser la Seine et de venir se mettre en rapport avec son chef, auquel il donnait l'assurance que pas un seul des pirates ne songeait à transgresser directement ou indirectement ses ordres absolus. Lascars, rassuré sur ce point auquel il attachait une grande importance, retournait à Paris et reprenait le nom et le masque du vicomte de Ca-

varoc. Nos lecteurs devinent sans peine, du moins nous le croyons, quels ténébreux projets l'infâme gentilhomme mûrissait dans son cerveau toujours fécond pour l'enfantement du mal. La haine de Lascars pour Tancrède était plus vivace et plus acérée que jamais. Le mariage du marquis avec Pauline, qui se croyait veuve, et l'existence heureuse faite par lui à cette créature presque divine et si longtemps à plaindre, avaient donné à la haine de Lascars une impulsion nouvelle. Le misérable rêvait une vengeance farouche, inouïe, monstrueuse. Il voulait préparer savamment cette vengeance et la savourer ensuite à loisir. Pour rendre facile et sûr ce hideux résultat, il fallait que M. d'Hérouville revint se placer sans défiance sous la main de son ennemi inconnu. Or, n'était-il pas de la dernière évidence que le marquis ne ramènerait point au château de Port-Marly sa femme, ses enfants et sa sœur, si des bruits sinistres, et malheureusement trop bien fondés, répandaient l'épouvante dans le pays. Ceci nous explique d'une façon complète et logique la conduite de Lascars, et la consigne donnée par lui aux Pirates de la Seine. Le prétendu Joël Macquart était de retour au Moulin-Rouge depuis environ une semaine, lorsqu'un émissaire discret et intelligent, laissé à Paris dans le but de surveiller tout ce qui se passait à l'hôtel d'Hérouville, accourut lui apprendre que le marquis et sa famille venaient de quitter la rue Saint-Dominique et allaient arriver à Port-Marly. Lascars sourit en écoutant cette nouvelle et son visage prit une expression de joie et de triomphe diabolique. Il se frotta les mains et ses lèvres murmurèrent tout bas :

— Maintenant, il est à moi !

XXXI

Le lendemain, dans l'après-midi, le ciel était pur et transparent comme au mois de mai, et les rayons d'un soleil déjà chaud caressaient la surface de la terre qui disparaissait de toutes parts sous les longs plis d'un manteau printanier de velours vert. Après avoir passé sa matinée à courir à travers le parc avec Paul et Armand, partageant leurs jeux enfantins, et métamorphosant comme eux les fleurettes naissantes en bouquets et en couronnes, Mathilde se sentit prise du plus vif désir de faire une promenade sur l'eau. Pauline, instruite de cette fantaisie, s'y prêta volontier et donna l'ordre à deux valets d'aller mettre en bon ordre une des embarcations du château, de border les avirons et de se tenir prêts à jouer le rôle de rameurs. Une demi-heure suffit pour exécuter ces ordres ; la jeune femme et la jeune fille franchirent la grille, traversèrent la route qui les séparait de la berge et prirent place dans une élégante chaloupe, blanche jusqu'à la ligne de flottaison, et rouge au-dessous. L'arrière portait en lettres d'or ce mot charmant : *L'Espérance*. La marquise et sa belle-sœur s'installèrent sur de molles coussins disposés sous un tendelet d'étoffe vénitienne, largement rayé de rouge et de blanc. Au moment où la chaloupe, obéissant aux avirons des rameurs, se séparait du rivage, un bateau plat, peint en noir, stationnait au milieu de la rivière juste en face du château. Ce bateau était monté par trois hommes grossièrement vêtus. L'un de ces hommes, étendu tout de son long, le menton appuyé sur le bordage et la tête couverte d'un vieux chapeau de paille, ne laissait voir que ses yeux, car une longue barbe, d'une nuance indécise, cachait entièrement la partie inférieure de son visage. Ses deux compagnons jetaient tour à tour l'épervier, et, absorbés en apparence dans cette occupation importante, ils semblaient n'accorder aucune attention à ce qui se passait autour d'eux.

— Je vous en prie, chère sœur, dit Mathilde, approchons-nous de ces pêcheurs... Rien ne doit être plus curieux que de les voir laisser tomber dans la rivière leurs filets vides et un instant après les retirer pleins de poissons.